
1872

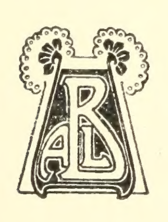
A Monsieur Edouard d'Atigny
En souvenir de son émouvante création
du rôle de Raph
l'auteur reconnaissant
Horace van Offel

LES INTELLECTUELS

Horace van OFFEL

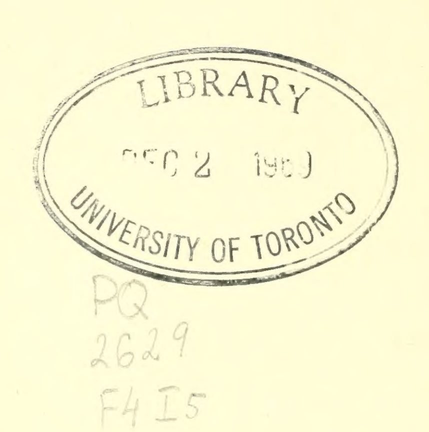
Les Intellectuels

Pièce en trois actes



Bruxelles
26-28, Rue des Minimes
1907

ÉDITIONS DE
LA BELGIQUE
ARTISTIQUE
& LITTÉRAIRE



PERSONNAGES

M. FABEL . . .	*imprimeur-éditeur de la Revue « L'Art National ».*
ROBERT	*son fils.*
MARTHE	*sa fille.*
OLGA	*amie d'enfance de Marthe et de Robert.*
RAPH	*artiste peintre.*
GEORGE LEPLAT .	*rédacteur en chef de « L'Art National ».*
JAMES, poète. .	*collaborateurs à « L'Art National ».*
KARL	
WALTER . . .	
MARIE.	*domestique.*

ACTE PREMIER.

Chez FABEL, *directeur de l'Imprimerie commerciale et littéraire. — Un cabinet de travail meublé de pupitres et d'une bibliothèque en moderne style. — Les murs sont ornés d'estampes, d'affiches artistiques ; et l'on aperçoit, posées çà et là au hasard, des statuettes de Tanagra et des poteries flamandes. — Au fond, sous une fenêtre, un divan. A gauche, une porte vitrée communique avec les ateliers. A droite, une autre porte donne accès aux appartements privés de* FABEL.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTHE, ROBERT.

(ROBERT *est couché sur le divan,*
MARTHE *en entrant.*)

MARTHE.

Monsieur George n'est-il pas encore venu ici ?

ROBERT.

Pas que je sache..., mais je suppose qu'il viendra toujours assez tôt.

MARTHE.

Pourquoi toujours assez tôt?

ROBERT.

Je ne sais pas, moi! Il y a un tas de choses en lui qui m'ennuient : son front, la coupe de son pantalon, la couleur de ses yeux... C'est désagréable.

MARTHE (*fâchée*).

Comme c'est spirituel, ce que tu dis là!

ROBERT.

Vraiment, tu trouves?

MARTHE.

Oh! tout à fait! Tu es trop spirituel, ça te jouera des tours; on finira par ne plus oser te dire un mot.

ROBERT.

Cela ne me ferait pas une peine bien profonde!

MARTHE.

Tout le monde est ridicule! Il n'y a que toi qui sois digne de vivre, un modèle, c'est admirable!

ROBERT.

Je me demande où tu vas chercher tout cela. Je te dis que ton ami George m'ennuie et rien d'autre.

MARTHE.

Mon ami George ! Qui te dit qu'il soit mon ami ? Je le défends contre ton parti-pris. Tu ne le supportes pas parce qu'il a du talent.

ROBERT.

Ah ! non, c'est parce qu'il n'en a pas.

MARTHE.

Parce qu'il n'en a pas ? C'est le seul d'entre vous tous qui ait quelque chance de réussir ; ses livres se vendent !

ROBERT.

Des brochures ! Auxquelles il fait souscrire de nombreux amis. En réalité, sa redingote de docteur ès-lettres cache une âme de commis-voyageur.

MARTHE.

Oui, tu finiras, comme toujours, par prouver qu'il n'y a que deux êtres intéressants au monde pour le moment, deux génies ! M. Raph et toi :

Raph, un peintre dont on ne voit aucun tableau, toi un écrivain qui doit encore écrire! Les autres, ce sont des crétins, des bourgeois, parce qu'ils gagnent de l'argent et parce qu'ils ont du succès.

ROBERT.

Gagner de l'argent n'a jamais été une preuve de talent.

MARTHE.

Ce n'est pas une preuve de bêtise non plus.

ROBERT.

Oh! non, bien sûr!

MARTHE.

C'est en tout cas plus intelligent que de mourir de faim sous prétexte d'idéal (*avec ironie*), d'art pur.

ROBERT.

Je n'en sais rien. Connais-tu la belle Odetto?

MARTHE.

Qu'est-ce que c'est la belle Odetto?

ROBERT.

C'est une Espagnole de Paris, une danseuse

étoile, dont on voit le portrait partout... En carte postale, comme réclame de parfumerie, au fond des boîtes à cigarettes. C'est une femme très intelligente, car elle a du succès et elle gagne beaucoup d'argent. Enormément même ! tant, qu'elle porte des diamants jusqu'aux jarretières !

MARTHE.

Je me demande...?

ROBERT.

Une femme, autrement intelligente que celles qui sacrifient leur jeunesse. leur beauté, toute leur vie, pour soigner un mari et élever des enfants... (*Imitant le ton de* MARTHE.) Sous prétexte d'idéal, de vie pure et honnête.

MARTHE.

Va-t'en tenir des discours semblables là où tu passes tes nuits. Moi, je n'ai pas besoin de les entendre.

ROBERT.

Mais, ma très chère sœur, c'est l'équivalent de ce que tu me disais tantôt. L'artiste et la femme ont chacun de la beauté à vendre ou à donner. Ce n'est pas une question de morale ! Mais toute une tradition de goût, de délicatesse,

de fierté et même de pudeur! La pudeur féminine, tu l'aimes, parce que tu la comprends; la nôtre, tu la méprises, parce que tu ne la comprends pas, ou parce que tu ne veux pas la comprendre.

MARTHE.

Je méprise! Qu'est-ce que je méprise?

ROBERT.

Mais oui! Tu méprises l'obscurité de ce bon Raph. par exemple, comme une cocotte méprise l'abandon d'une vieille fille. Les artistes ratés sont peut-être à la gloire ce que les vieilles filles sont à l'amour!

(MARTHE *se dirige vers un des pupitres en haussant les épaules.*)

MARTHE.

Si tu crois que je vais perdre mon temps à réfuter tes paradoxes! J'ai des occupations plus importantes.

(*Elle s'assied se disposant à écrire, feuillette les registres, les correspondances, etc.*)

SCÈNE II.

M. FABEL, MARTHE, ROBERT.

FABEL.

Te voilà déjà occupée, Marthe?

MARTHE.

Oui, père, je vais clôturer les comptes du trimestre passé. (*Elle continue son travail.*)

FABEL (*debout derrière elle*).

N'y a-t-il rien de particulier?

MARTHE.

Non, si ce n'est la Compagnie des Forges-Réunies qui est en retard avec ses factures.

FABEL.

Bah! c'est là un oubli sans doute.

MARTHE.

On pourrait toujours leur demander des explications.

FABEL.

Non! non! Il vaut mieux attendre. Tu es toujours trop pressée. (*Prenant un paquet.*) Qu'est-ce ceci?

MARTHE.

Ce sont des échantillons d'une nouvelle fabrique de papier.

FABEL.

Bon! Encore une installation et on dit que les affaires ne vont pas.

MARTHE (*toujours au travail*).

Tu sais, père, ils paraissent très avantageux, les prix...

FABEL.

Hum! comme partout ailleurs, bien sûr. Puis, voilà vingt ans que Cooman me fournit une marchandise excellente; pourquoi changer?

MARTHE.

Chacun ses intérêts! Cooman n'est plus à la hauteur, sa fabrication est vieillie; il faut marcher avec son temps.

FABEL.

Bien! Bien! essayons les nouveaux, quoique

cela ne m'amuse guère, ces changements. Autrefois, l'on gardait ses vieux fournisseurs, ses vieux clients et même ses vieux domestiques. Maintenant, non seulement tout est changé, mais encore il faut que tout change continuellement.

MARTHE (*haussant les épaules*).

On n'y peut rien, c'est la vie !

(*Elle continue à écrire*, FABEL *se tourne vers* ROBERT *qui a allume une cigarette.)*

FABEL.

Il n'y a que toi qui ne changes pas.

ROBERT.

Non, pas beaucoup ou trop peut-être, ce qui revient au même.

FABEL.

Tu n'as toujours rien à faire?

ROBERT.

Que veux-tu que je fasse ?

FABEL.

Cherche...

ROBERT.

C'est ce que je fais, seulement je ne trouve pas.

FABEL.

Tu restes des journées entières à rêvasser, c'est très facile.

ROBERT.

Non, je t'assure que c'est ennuyant !

FABEL.

Oui, je connais ton genre de réponses stupides ! Elles ne te mèneront pas loin. (*Silence de* ROBERT.) Si tu avais au moins du goût pour quelque chose ; un peu d'ambition.

ROBERT.

De l'ambition ? J'en avais autrefois, mais maintenant je n'en ai plus ; le résultat ne vaut pas la peine.

FABEL.

Oui, je sais, la vie est trop bête ! Mais ce n'est pas là l'avis des gens intelligents.

ROBERT.

Je n'ai jamais dit que je fusse intelligent.

FABEL.

Non, certainement, tu ne l'es pas, malgré le petit ton ironique que tu prends en disant cela ; ni intelligent, ni courageux.

ROBERT.

Ce n'est pas ma faute. Une grande lassitude, un dégoût de tout m'accable. C'est peut-être de la neurasthénie.

FABEL.

De la neurasthénie ! de la neurasthénie ! C'est très moderne, mais de la paresse, c'est bien plus juste.

ROBERT.

Déplorablement juste ! Les hommes de ton époque, ils ont ça : le mot juste !

FABEL.

Les hommes de mon époque ! Les hommes de mon époque, ce n'étaient, parbleu, ni des rêveurs, ni des esthètes, ni des intellectuels, ni..., mais à quoi bon citer tous les noms qu'ils se donnent ? C'étaient des hommes, sachant gagner de l'argent, et en état de se faire une existence.

ROBERT.

C'est très vrai.

FABEL.

Vivre d'eux-mêmes, traiter les affaires, en joignant l'utile à l'agréable. Toi, malgré ton prétendu génie, tu n'es même pas capable de te créer une situation sociale.

ROBERT.

Il y a longtemps que je le sais et cela ne m'amuse pas.

FABEL.

Au fond, tu y vois une supériorité. Comme tous ceux de ton espèce, tu es fier de ce qui n'est qu'une faiblesse.

ROBERT.

C'est possible; mais pour ce qui concerne l'espèce, je n'en ai pas : je suis unique dans mon genre.

FABEL.

Unique! Oui, c'est bien cela; un être unique, un incompris, qui n'attend que l'heure de dire son mot; le mot qui étonnera les générations futures! Ce qui est triste, c'est que

l'heure ne sonne point et que le mot ne se dira jamais. Hausse les épaules, souris de pitié, fort bien! Je suis un père de comédie, le père légendaire qui a un grand homme de fils dont il veut faire un épicier. C'est moi qui tue ton génie avec ma morale de calendrier; j'exaspère ton âme délicate. Voilà ta pose, seulement elle n'est basée sur rien. Je ne t'ai jamais contrecarré. Tu as pu choisir la carrière qui te plaisait. Tu as commencé à vouloir être peintre, — un métier de luxe qui n'en est pas un, — sculpteur ensuite, jusqu'au jour où tu as lâché l'Académie pour t'embarquer comme mousse...

ROBERT.

Bon! voilà mes notes biographiques qui s'amènent.

FABEL.

Je sais bien que tu préfères ne pas les entendre, mais enfin il me plaît à moi de t'en parler. Tu t'embarques, tu disparais...

ROBERT (*ironique*).

Je reviens.

FABEL.

Un soir d'hiver en haillons comme l'enfant prodigue; je tue le veau gras...

ROBERT.

Doucement! Méfions-nous des métaphores. Voilà la centième fois que tu me le reproches, ce veau gras qui, en réalité, n'était qu'un lapin plutôt maigre!

FABEL.

Enfin, je veux te rappeler que je t'ai bien reçu, et que tu m'as promis le même soir encore d'abandonner l'art et de travailler sérieusement. Eh bien! oui! Tu t'es appliqué pendant quelque temps à m'aider dans le commerce, puis, un beau jour, cela t'a repris. Tu t'es remis à peindre, — une grande machine impossible; puis à écrire; je me demande encore quoi!?!

ROBERT.

Un roman : l'histoire de l'enfant prodigue depuis le jour de son retour.

FABEL.

Un roman! Mais on écrit un roman comme on fait un pigeonnier, pour s'occuper le dimanche! Ce n'est pas un travail sérieux. Crois-tu vraiment qu'ici en Belgique, en te supposant même un talent inouï, cela puisse te mener à quelque chose. Mon cher Robert, tu es un enfant, ta naïveté est si grande que je

m'attendris sur toi en te querellant. Si tu ne me crois pas, crois au moins en ma vieille expérience de vieil imprimeur! Voilà quarante ans que j'imprime des choses qui ne servent en réalité qu'à dormir dans les bibliothèques officielles et à envelopper les marchandises des tout petits boutiquiers. Faire de la littérature en Belgique, c'est comme si tu prétendais cultiver la vigne au pôle Nord!

ROBERT.

Eh! Je ne le sais que trop et c'est ce qui fait tout mon découragement! Je n'ai de dispositions que pour deux métiers : celui de condottiere qui est trop démodé et celui de romancier populaire qui s'exploite mal comme tu dis. C'est dommage après tout, je suis homme à raconter des choses plus neuves et à trouver des idées plus amusantes que toutes celles qui s'entassent dans les petites revues littéraires d'à présent. A tout cela il n'y a qu'une solution : repartir encore.

FABEL.

Repartir encore? repartir où... quoi faire?

ROBERT.

L'aventurier! Qu'importe! Je préfère lutter comme une bête pour ma proie que de mener

une existence de forçat pour mon pain quotidien. Des hommes comme moi volent quelquefois au coin d'un bois, jamais au coin d'une boutique.

FABEL.

Folie ! exaltation ! Eh bien, c'est joli ! Faut-il pour cela être issu d'une race honnête et laborieuse? Tu tourneras mal et ce sera par ta faute. (*Imitant* ROBERT.) Je n'ai de dispositions que pour deux métiers. Ils sont jolis, tes métiers, et tu t'en es aperçu fort tard en tout cas. Condottiere, c'est trop idiot! Romancier! Tu ne sais même pas écrire une lettre commerciale convenablement, tu oublies les accents partout. Si au moins tu avais achevé tes études, passé par l'université, tu aurais pu entrer dans l'enseignement comme George Leplat, par exemple. Voilà un jeune homme d'avenir, qui comprend la vie.

ROBERT.

Grand Dieu! encore lui? Dire que je l'ai vu arriver ici, timide et obscur, presque en sabots, et voilà qu'il emplit déjà toute la maison. C'est un intrigant, ton George Leplat!

FABEL.

Un travailleur, un garçon avisé pour qui la littérature n'est qu'un moyen d'avancer vite, de

se distinguer, un bâton d'appui enfin, et rien de plus.

ROBERT.

Si tu dis ça pour le flatter...

FABEL.

Mon rêve serait de te voir semblable à lui.

ROBERT.

Je ne serai jamais semblable à qui que ce soit.

FABEL.

Non! En attendant, me crois-tu disposé à tolérer ton genre de vie jusqu'à la fin de mes jours? (*Montrant l'atelier.*) Ta paresse est un sujet de scandale pour ma maison. Il faut que cela finisse!

ROBERT.

Cela finira bientôt, puisque je te dis que je m'en vais.

FABEL.

Je ne te dis pas de partir.

ROBERT.

Ce n'est pas nécessaire, je m'en irais, même

si tu me suppliais de rester. La perte ne sera pas grande; tu auras toujours M. Leplat comme consolation.

(*Il sort vivement avec un geste de colère.*)

SCÈNE III.

FABEL, MARTHE, *puis* RAPH.

FABEL.

Que veut-il dire avec sa consolation?

MARTHE (*embarrassée*).

Je ne sais pas, moi; il en veut à tout le monde de n'être bon à rien.

FABEL.

Je n'en ferai jamais grand'chose, c'est vrai. Un fruit sec! Voilà les enfants.

MARTHE.

Dis donc! dis donc! Voilà les enfants, c'est gentil pour moi, ce que tu dis là.

FABEL.

Ah ! Marthe, tu es une bonne fille ! Si appliquée, si sérieuse ; tu travailles trop même, mais lui, c'est mon garçon, et tu sais, dans un garçon on met quelquefois tant d'espoir.

MARTHE.

Trop peut-être, tu l'as un peu gâté, il se croit très intelligent.

FABEL.

Très intelligent ! oui, mais voilà ce qui m'inquiète justement, s'il avait du talent quand même.

MARTHE (*vivement, très convaincue*).

Du talent, allons donc ! M. George a dit qu'il n'a aucune disposition.

FABEL (*très sérieux*).

Ah ! du moment que George l'a dit...

(*Il s'attable à son tour et se dispose à travailler.*)

SCÈNE IV.

(RAPH *entre portant une gerbe de fleurs cueillies aux champs.* — FABEL, *qui s'est assis à l'un des pupitres, se tourne à demi vers l'artiste à qui il oublie d'offrir un siège.*)

RAPH (*saluant*).

Bonjour, Monsieur Fabel, Mademoiselle Marthe.

FABEL.

Ah! ah! C'est vous, Raph! vous allez bien?

RAPH.

Comme toujours, Monsieur Fabel. J'apporte les dessins pour l'*Art national.*

FABEL.

Les dessins? Voilà ce qui est parfait, déjà je craignais qu'ils n'arrivassent trop tard. (*Il regarde les croquis.*) Très bien, ils sont très intéressants. (*Après un moment de silence.*) Je ferai faire les clichés immédiatement; il est grand temps d'ailleurs, le numéro doit être prêt à paraître pour le 28 au plus tard. (MARTHE

écrit toujours, FABEL *examine quelques papiers.*) Oui, je vais les envoyer. Il ne fait pas mauvais aujourd'hui ?

RAPH.

Non, il fait doux, très doux.

FABEL.

Vous avez là un joli bouquet; est-ce pour peindre?

RAPH (*souriant, un peu gêné*).

Mais non, mais non! Ce sont des fleurs que j'ai cueillies le long du chemin. Il y en avait tant que je n'ai pu résister au plaisir d'en faire un bouquet... J'ai pensé, du moins comme je suppose que Mlle Marthe aime les fleurs, je l'ai apporté jusqu'ici.

FABEL.

C'est gentil, ça! Marthe, entends-tu : ce gros bouquet est pour toi.

MARTHE.

Vraiment? Il est très joli; mais quelle peine vous vous êtes donné, Monsieur Raph.

RAPH (*un peu gêné*).

Aucune! Je vous assure!

MARTHE.

Ce sont des fleurs sauvages?

RAPH.

Oui. Ne les préférez-vous pas aux monstres dus à l'industrie des horticulteurs?

MARTHE.

Je ne sais pas, je m'y connais si peu! C'est que je n'ai pas le temps de penser à toutes ces choses agréables peut-être, mais si peu utiles! (*Elle place le bouquet devant elle et reprend son travail.*) Je lui donnerai de l'eau tantôt.

FABEL.

Ça fait que vous voilà définitivement installé à la campagne?

RAPH.

Oui, en pleine sapinière. C'est très bon pour la poitrine, l'odeur des sapins.

FABEL.

Cela ne vous semble pas triste d'être ainsi seul, loin de tous ?

RAPH.

Non, j'y suis habitué, la tranquillité me plaît ; puis ma maison est si petite que c'en est presque une cage. Je vis là-dedans comme un oiseau mélancolique et frileux.

FABEL.

Et les affaires ? Cela marche-t-il ?

RAPH.

Ce n'est pas brillant.

FABEL.

C'est embêtant, le public est idiot. Mais, entre nous, n'êtes-vous pas un peu original, un peu singulier, un peu...

RAPH (*d'un ton plutôt sec*).

Oh ! pour ces choses-là, vous savez, Monsieur Fabel, j'ai des idées très arrêtées.

FABEL.

Oui, je comprends. Pour nous autres, c'est une question de patience. Pour le moment, l'*Art national* est loin de couvrir ses frais d'édition. J'y mets de ma poche ; mais il s'agit ici — ne l'oublions pas ! — de l'*art national!* Il faut se sacrifier.

RAPH.

C'est évident.

FABEL.

N'est-ce pas ? Puis, pour vous, il n'y a rien de perdu. Avec vos illustrations, vous vous faites connaître; c'est une réclame magnifique et gratuite.

RAPH.

En effet.

FABEL.

Cela n'empèche pas que si plus tard...

RAPH.

Bien entendu ! Mais ne vous inquiétez pas. C'est comme vous dites : quand on veut faire vivre une revue d'art sérieuse, l'on ne peut espérer des bénéfices.

FABEL (*avec force*).

Même pas de tout petits bénéfices. (*Un petit temps, se frappant au front.*) Mais ! J'y songe bien à propos ! Ne pourriez-vous pas me faire un petit croquis ? Ce serait pour illustrer une carte d'invitation. On voudrait quelque chose de distingué : des lettres, avec un peu d'*esthétique autour*. Le diable, c'est que je n'ai pour ce genre de machines-là que des clichés vieillis. Pour vous, c'est un trait de plume.

RAPH.

Mais je vous ferai cela avec plaisir, quand vous voudrez.

FABEL.

Tout de suite ? Ne pourriez-vous me le faire tout de suite, à l'atelier ? C'est que cela presse. Un trait de plume, rien qu'un trait de plume.

RAPH.

Mais certainement, comme vous voulez, monsieur Fabel.

FABEL.

Nous..., vous me direz après combien ?

RAPH (*riant*).

Mais non! Mais non! Ça ne vaut pas la peine. Je vous ferai bien cela pour l'art, avec le reste.

FABEL.

Si vous voulez, je vous montrerai la chose tout de suite. (*Il se lève pour se rendre à l'atelier.* RAPH *le suit.*) C'est que cela presse vraiment.

RAPH.

Eh bien, allons donc bien vite, ne vous gênez pas. (*Saluant avant de sortir.*) Mademoiselle Marthe.

MARTHE.

Monsieur Raph, au revoir, à tantôt peut-être.

RAPH.

Oui, Mademoiselle, je l'espère.

SCÈNE V.

(MARTHE *a repris son travail*, GEORGE *entre doucement du côté de la maison*.)

MARTHE.

Ah ! George, c'est toi, tu m'as saisie.

GEORGE.

Seule ! Quelle veine !

MARTHE.

Eh bien ?

GEORGE.

Seule ! Je te vois si peu seule !

MARTHE.

En voilà un événement, et les jours de conservatoire donc ! Ils ne comptent pas, ceux-là ?

GEORGE.

Ce n'est pas assez ! Chère Marthe ! Puis, aujourd'hui, c'est une vraie veine, une chance. Tu seras la première à qui je dirai la bonne nouvelle.

MARTHE.

Quelle bonne nouvelle?

GEORGE.

Devine.

MARTHE.

Attends. Ah! je sais, tu es nommé.

GEORGE.

Nommé, oui! Professeur à l'Athénée royal. C'est une situation stable, avec ce que mes livres me rapporteront, il y aura de quoi vivre gentiment.

MARTHE.

Oh! oui, des appointements fixes et une petite maison! C'est ce qu'il faut pour être heureux en ménage.

GEORGE.

Marthe, ma très chère Marthe! (*Ils s'embrassent.*)

MARTHE.

Mon bon George! Alors, si tu as une occasion, tu parleras à papa?

GEORGE.

C'était mon intention en venant ici. Où est-il ?

MARTHE.

Aux ateliers avec Raph ; ils viennent de sortir...

GEORGE.

Ah ! ah ! Raph, est-ce lui qui t'a remis cet affreux bouquet ?

MARTHE.

Est-il si vilain que ça ?

GEORGE.

Oh ! il n'est pas beau.

MARTHE.

Comme tu dis ça, George.

GEORGE.

Je n'aime pas qu'un autre que moi te rende des hommages, Marthe.

MARTHE (*riant*).

Tu ne vas pas être jaloux de ce malheureux et supposer qu'il me fasse la cour ?

GEORGE.

Qui sait? Il me semble qu'il a quelquefois des manières d'être...

MARTHE (*riant*).

Ce serait drôle. Je vais toujours avertir père que tu es là. (*Prenant le bouquet.*) Je le donnerai à la bonne, ainsi tu ne le verras plus.

GEORGE.

Je l'espère bien, chère amie.

MARTHE (*avant de sortir*).

Tu passeras par la maison avant de t'en aller?

GEORGE.

Mais oui, comme d'habitude, n'est-ce pas?

MARTHE (*doucement*).

A tantôt alors. (*Elle se laisse embrasser, puis se sauve vers l'atelier.*)

SCÈNE VI.

(GEORGE *reste un moment seul, puis* FABEL *entre en souriant, la main tendue large ouverte.*)

FABEL.

Ah! te voilà, enfin, George. Assieds-toi et reçois mes félicitations. Marthe m'a dit la bonne nouvelle.

GEORGE (*restant debout*).

Je vous remercie beaucoup, Monsieur Fabel, mon bon Monsieur Fabel.

FABEL.

Te voilà casé.

GEORGE.

A peu près, oui, à peu près...

FABEL.

J'étais à l'atelier avec Raph ; il travaille pour moi.

GEORGE.

Raph, a-t-il apporté les dessins?

FABEL (*prenant les dessins sur le pupitre*).

Oui, les voici, deux pour le conte de James, deux pour tes poésies.

GEORGE (*les regardant*).

Ce n'est pas mal.

FABEL.

Non, non. Il y a quelque chose. (*Après un temps.*) Il paraît qu'il n'est pas riche, ce Raph?

GEORGE.

Pas riche et pas bien portant.

FABEL.

Qu'a-t-il?

GEORGE.

Oh! c'est un garçon fini. Vous savez, la poitrine. (*Frappant sur la sienne.*) Le coffre, ce n'est pas solide chez lui!

FABEL.

En effet, j'ai remarqué qu'il a souvent mauvaise mine. Crois-tu qu'il ait vraiment du talent?

GEORGE.

Peuh ! du talent ! Nous avons tous du talent. Ce n'est rien que d'en avoir ! La question est de s'en servir ! C'est ce que la plupart des jeunes ne savent pas !

FABEL.

Bien ! Mais toi ! Toi aussi, tu es un jeune, et cela ne t'empêche pas de marcher.

GEORGE.

Oui, mais moi, c'est différent ! (*D'une voix âpre et dure.*) Je ne suis pas un rêveur, *moi*, ni un sentimental quoique poète. D'ailleurs, il a été prouvé que les plus grands poètes furent les moins sensibles. *Moi*, je fais des vers comme on fait de la géométrie, en calculant ! Puis, je ne fais pas de l'art pour vivre, ce qui est encore plus bête que de vivre pour faire de l'art. On se lance dans la littérature comme dans la politique, parce qu'elle mène à tout.

FABEL (*admiratif*).

Voilà !

GEORGE.

Il ne faut que faire paraître de temps en temps quelque chose : poésie ou statistique, peu importe ! pourvu que cela soit imprimé !

FABEL.

Bien entendu.

GEORGE.

Et marcher droit devant soi, tout droit devant soi, en renversant les obstacles. Tout droit ! Comme un bœuf au labour !

FABEL (*enthousiaste*).

Oh ! tu es un gaillard ! Voilà ce que j'aime, l'homme actif, le débrouillard. Les autres, eux, ils ne comprennent pas ça. L'art pour l'art, disent-ils.

GEORGE.

L'art pour l'art ! Une sottise ! On écrit, on dit ces choses, cela entretient les illusions du public, qui aime bien de soupçonner en chaque artiste un martyr. Les vers ne sont goûtés que quand ils ont la réputation d'avoir été composés sur un lit d'hôpital ou sous un toit de grenier froid, en hiver.

FABEL.

C'est ridicule !

GEORGE.

N'est-ce pas ? Mais cela me rappelle bien à

propos que j'ai à vous avertir qu'il me sera désormais impossible de faire de *l'art pour l'art* dans la revue.

FABEL.

Que veux-tu dire?

GEORGE.

Que je ne pourrai plus collaborer régulièrement à l'*Art national*.

FABEL.

Et pourquoi pas, grands dieux?

GEORGE.

Avec mes cours réguliers, je n'aurai plus le temps, sans compter un tas de machines que je mets en ordre.

FABEL.

Des machines?

GEORGE.

Oui, j'ai beaucoup de travail sur le chantier : Un abrégé de littérature, que j'espère faire adopter par le gouvernement pour les écoles moyennes; cela rapporte gros, ce genre d'af-

faires, quand on réussit. Puis, j'achève une comédie que je compte présenter au concours dramatique annuel.

FABEL.

Une comédie?

GEORGE.

Oui, une comédie, *Les Trafiquants*. C'est une attaque violente contre les gens d'affaires, les bourgeois prétentieux et âpres au gain.

FABEL.

Ce sera épatant! Mais la revue, comment ferons-nous? Toi parti, la chose s'écroule!

GEORGE.

Times is money!

FABEL.

Oui, mais l'*Art national*, qu'en fais-tu? On se sacrifie un peu,... comme moi, par exemple.

GEORGE.

Voyons, Monsieur Fabel, il y a longtemps que vous n'y sacrifiez plus rien, à l'*Art*

national. Voulez-vous me mettre dans les bénéfices?

FABEL (*effaré*).

Mais, il n'y en a pas! Des bénéfices!

GEORGE.

Vraiment? C'est dommage...

FABEL.

Enfin, c'est à voir, on peut toujours examiner, s'arranger peut-être. Mais il ne faut rien dire aux autres.

GEORGE.

Jamais! Mais quel air désolé prenez-vous? Au fond, je n'avais pas l'intention de vous réclamer de l'argent, je voulais vous demander autre chose...

FABEL (*empressé*).

Un service, peut-être; une petite édition de luxe?

GEORGE (*riant*).

Non! non, je voulais vous montrer aussi quel garçon précieux je suis. Quand je disais : Voulez-vous me mettre dans les bénéfices,

j'entendais : dans les bénéfices de la maison. Ne me voudriez-vous pas comme associé naturel ?

FABEL.

Je te comprends de moins en moins.

GEORGE.

C'est très simple; seulement, il ne faut pas vous fâcher si cela vous déplaît.

FABEL.

Me fâcher ? Je ne comprends pas, je te l'assure !

GEORGE.

Me permettre de passer un peu au-dessus des grimaces que l'on nomme convenances; n'oubliez pas que je suis orphelin...

FABEL.

En voilà une histoire, si je ne te savais pas sérieux...

GEORGE.

Il faudrait que je vous fasse la demande en habit, ganté de blanc ; c'est, dit-on l'usage...

FABEL.

Mais explique-toi au moins ! Je t'assure que je ne comprends pas !

GEORGE.

Enfin, le meilleur moyen d'être toujours assuré de mon concours, ce serait de me prendre pour gendre.

FABEL (*faisant l'étonné*).

Pour gendre ?

GEORGE.

J'aime Marthe, elle...

FABEL (*feignant une vague indignation*).

Comment, Marthe, ma fille ?

GEORGE.

Oui, Marthe, qui, je crois, répond...

FABEL.

Oui, mais enfin ! avoue que c'est assez irrégulier ; je te reçois chez moi comme un ami, je t'estime pour ton caractère sérieux, j'ai en toi

une confiance illimitée et voilà que tu en profites pour...

GEORGE (*l'interrompant à son tour*).

Mais pas du tout! Parlons avec calme. Je n'ai abusé d'aucune confiance, puisqu'à peine certain de ce que j'affirme je viens vous l'avouer. Elle a 22 ans, j'en ai 25 : une bonne situation et de l'avenir; que vous faut-il de plus?

FABEL.

Hum! Marthe est presque une héritière.

GEORGE.

Mes espérances sont grandes.

FABEL.

Je ne dis pas, d'ailleurs tu sais bien que je n'ai rien contre toi, que je t'affectionne même, mais enfin je dois consulter Marthe. Puis la réflexion, tu me laisses un instant de réflexion?

GEORGE.

Naturellement.

FABEL.

Tu sais que pour le moment, — si cela s'ar-

range, je ne pourrai faire les choses grandement, — j'ai des fonds engagés un peu partout.

GEORGE.

Vous disiez une héritière?

FABEL.

Oui, plus tard, si tout continue à bien marcher, mais pour le moment il me sera impossible de toucher à mon capital. Si je rassemble une dizaine de mille francs ce sera beaucoup; c'est d'ailleurs une jolie somme pour entrer en ménage. Dans mon temps on avait le trousseau et la batterie de cuisine.

GEORGE.

Nous en recauserons quand la décision sera prise, mais sérieusement, vous méprisez trop la littérature pour souhaiter que je m'écrie comme un jeune premier rôle : — Oh ! pas de questions d'argent ici ! Ne ternissons point nos sentiments si purs ! — C'est romantique, ridicule et pas pratique; or moi je suis un homme pratique, vous aussi Monsieur Fabel !

FABEL (*inquiet*).

Moi aussi oui, pratique, pratique.

GEORGE.

Donc ne considérons que les faits, rien que les faits. Si je vous demande Marthe, c'est pour la rendre heureuse; pour y arriver, il me faut les moyens.

FABEL.

Ta situation, tes espérances?

GEORGE.

Tout cela est bon, mais me marier avec elles comme seules ressources, ce serait compromettre mon avenir et celui de votre fille; franchement, malgré la douleur que j'éprouverais de devoir renoncer à mon rêve, je n'y tiens pas!

FABEL.

Mais enfin...

GEORGE.

N'en parlons plus (*un silence*; *il regarde l'heure*). Comment, déjà onze heures, il est temps que je parte. (*Faisant mine de s'en aller.*) Mon cher monsieur Fabel, je crois qu'il serait préférable de reprendre notre conversation une autre fois. Quand nous serons dans un état d'esprit plus calme.

FABEL (*lui posant les mains sur les épaules*).

Quel gaillard tu fais ! Ah ! tu ne perds pas la carte, toi. Quel gaillard. (*L'entraînant à droite.*) Viens, nous en causerons plus à l'aise chez moi, tu dîneras avec nous. Mais si ! puisqu'il le faut je mènerai les choses rondement et je ferai ce que je peux.

GEORGE.

Par contrat? Mais vous allez dire...

FABEL.

Mais non ! Mais non ! Je t'admire. C'est comme tu disais : un bœuf au labour ! Quel gaillard ! Etre poète, artiste et avoir le génie des affaires ! Ah ! Marthe aura de quoi être heureuse !

RAPH (*sortant de l'atelier*).

Monsieur Fabel, le petit dessin est achevé. Bonjour George.

FABEL.

Je vous remercie ; à titre de revanche...

GEORGE (*très aimable*).

Comment vas-tu? As-tu songé aux vignettes du catalogue?

RAPH.

Oui, elles sont achevées, je te les enverrai.

GEORGE.

L'ouverture de l'exposition est fixée au quinze du mois prochain.

RAPH.

Ne crains rien, elles arriveront à temps.

GEORGE.

Je voudrais te causer encore au sujet d'un ex-libris. Ce serait pour moi, si tu as le temps.

RAPH.

Oh! du temps j'en ai toujours.

(*En ce moment Robert entre doucement, il se pose près de la fenêtre et regarde au dehors.*)

GEORGE.

Un petit dessin de rien du tout, — et, bien entendu, « pour l'art », hein! — On n'est pas des princes!

RAPH (*riant*).

Comment donc ! Explique-moi ton affaire et ce sera fait.

GEORGE (*lui serrant la main*).

Merci d'avance et au revoir. (*Il aperçoit Robert*). Tiens, Robert. Bonjour Robert.

ROBERT (*très froid, se retournant à peine*). Bonjour.

FABEL (*à Raph*).

Excusez-nous, nous devons nous en aller. (*Il entre avec George dans la maison. Robert les regarde partir en hochant la tête.*)

SCÈNE VIII

RAPH, ROBERT.

RAPH.

Ah ! te voilà, je te cherchais tantôt.

ROBERT.

Moi aussi, mais que te demandait-il encore cet homme?

RAPH.

Qui ça? Ce bon George? Rien qu'un petit dessin.

ROBERT.

Rien qu'un petit dessin! Ce bon George! Toi aussi tu lui trouves des qualités.

RAPH.

Mon Dieu, oui! Il n'est pas méchant. Puis il travaille beaucoup.

ROBERT.

La médiocrité n'est jamais tout-à-fait bonne!

RAPH.

Comme tu exagères toujours.

ROBERT.

Tu trouves? Alors j'ai des yeux grossissants. Il me fait à moi, l'effet d'une poulpe flottant sur l'océan des pensées! Une poulpe flottant toutes tentacules dehors, avide d'épaves.

RAPH.

Tu parles comme on dessine dans l'*Assiette*

au Beurre! Après tout, si tu avais raison, que peuvent faire une idée par ci, un dessin par là. Ne faut-il pas pratiquer la charité selon l'évangile?

ROBERT.

Peut-être. Mais il est dit aussi de ne point semer les perles au-devant des pourceaux...

SCÈNE IX

(La pièce est envahie par une troupe de personnages qui entrent en bande. James, Karl, Walter et Olga. Les hommes sont habillés de cette façon baroque, généralement adoptée par les artistes dépourvus de talent. Chapeaux trop grands ou trop petits, cheveux longs, vestes de velours. James porte à la boutonnière de son veston une fleur jaune et rare. Olga est coiffée à la Botticelli. Il y a un léger tumulte. Cris. Salutations.)

Ah! Bonjour Raph. Bonjour Robert.

JAMES *(à Robert)*.

J'apportais des poèmes pour l'*Art national*. Ton père n'est-il pas ici?

ROBERT, *maussade.*

Si, mais je le crois très occupé.

JAMES.

Et George? Il paraît qu'il est nommé, a-t-il de la veine, le type! Je dépose mes machines ici.

ROBERT.

Dépose toujours.

JAMES.

Ce sont des poésies, j'en ai déjà tout un tas du même genre. J'espère les réunir en un petit volume qui paraîtra à la fin de l'année. Raph, je compte sur toi pour la couverture.

RAPH.

Mais, avec plaisir.

JAMES.

Tu sais, quelque chose de simple. Une jeune vierge, par exemple, tenant un lys dans une main et un nénuphar dans l'autre. Je dédierai ce livre à ma mère. (*D'une voix plaintive.*) A ma très chère mère.

RAPH.

Ça se fait beaucoup maintenant.

JAMES.

Comme titre, j'ai quelque chose de très joli : *Dans le vague de l'heure crépusculaire.* Cela dit bien tout le vague de mes sensations.

ROBERT.

Moi, je mettrais : *Dans le crépuscule des heures vagues*, c'est plus gris encore.

JAMES.

Tais-toi, mon cher Robert, tu n'y entends rien, à la poésie.

WALTER *(à Karl)*.

Et toi, Karl, qu'apportes-tu?

KARL.

Une étude sur la vulgarisation de l'art. L'art à la portée de tout le monde.

ROBERT.

Comme la photographie. Cela m'étonne et me réjouit. Il faut, comme dit ma sœur, marcher avec son temps.

KARL.

Il faut lire. Si tu lisais plus, tu t'étonnerais moins. Tu ignores toute la situation actuelle, tout ce mouvement moderne vers la beauté; toute notre littérature d'à présent !

ROBERT.

Cette formidable et funeste éclosion de sauterelles littéraires, dévastant les champs fertilisés par la génération précédente.

JAMES.

De quel droit les juges-tu, toi qui as gaspillé le tiers de ta vie à parcourir des contrées et des mers lointaines ?

ROBERT.

Est-ce gaspiller sa vie, que de marcher et de voir ?

JAMES.

Intellectuellement, oui ! L'action affaiblit le

cerveau. Le cerveau demande des soins ininterrompus, c'est un organe délicat qu'il faut cultiver, qu'il faut nourrir continuellement.

KARL.

En mangeant beaucoup de poisson, par exemple.

ROBERT.

Je suis peut-être plus bête qu'un phoque?

JAMES.

On ne te dit pas cela! Tu n'es pas bête! Mais l'art, ce n'est pas du tout ton affaire. Tu n'es pas un type à ça. Ressembles-tu à quelqu'un d'entre nous? L'art! Tu ne soupçonnes même pas ce que c'est! L'art!

ROBERT.

Oh! il me semble que je vois juste, que je ressens profondément, que j'entends bien.

JAMES.

Voir! entendre! ressentir! Cela n'est rien! c'est le métier qu'il faut. Etre artiste!

WALTER.

La technique, mon petit !

OLGA.

Puis, tu ne ressens pas bien, tu entends mal !

ROBERT (*riant un peu amèrement*).

Toi aussi Olga ! Comment entends-tu cela, que j'entends mal ?

OLGA.

Mais, parce que tu n'entends pas du tout. Tu dis ne pas goûter la musique, par exemple.

ROBERT.

Cela ne m'empêcherait pas d'écrire, au besoin.

OLGA.

Pour pratiquer une branche de l'art avec succès, il faut avoir l'intuition de toutes les autres.

RAPH (*intervenant*).

Oh ! du moment que l'intuition s'en mêle...

OLGA.

Tu ris, tu ris, tu as l'air de rire! Oserais-tu soutenir qu'il soit possible de peindre une symphonie de couleurs, sans connaître son solfège à fond?

RAPH.

Je n'ai jamais songé à peindre avec mes oreilles.

ROBERT.

Cette idée-là ne pourrait venir qu'à un âne.

RAPH.

Puis, je n'aime pas cette confusion des genres. Quand je peins, j'essaye de faire de la peinture et c'est tout.

JAMES.

Mais tu écris cependant.

RAPH.

Oui, mais je fais de cela deux choses bien distinctes, je te l'assure.

OLGA.

Celui dont l'esprit n'est pas excessivement

cultivé ne sera toujours qu'un ouvrier, jamais un *artiste*.

RAPH.

N'appelles-tu pas un esprit cultivé, un esprit façonné d'après la dernière théorie admise? Un esprit bourré d'opinions et de citations à la mode dans le médiocre milieu des cénacles, des cabarets, où se créent les revues d'art, mesquines et éphémères !

ROBERT.

Un esprit dernier salon !

RAPH.

Puis, en quoi le titre d'artiste est-il préférable à l'autre? Celui *d'artiste* me répugne, surtout depuis qu'il semble être devenu propre à je ne sais quelle race d'imitateurs, de charlatans et de saltimbanques.

ROBERT.

Bravo! voilà que tu t'emballes à ton tour. Mais tu as raison, les peintres du moyen âge s'appelaient eux-mêmes des artisans.

OLGA.

Oh ! les peintres du moyen âge, quelle blague ! Il est prouvé qu'ils possédaient une science et une érudition profondes. — Ainsi, par exemple...

RAPH.

C'est très possible, je ne veux rien nier, mais il est encore plus prouvé que ce furent des ouvriers habiles, avant tout. Des peintres, voilà ! D'ailleurs, n'avons-nous pas tort de discuter ainsi ? Rien n'est plus menteur que le proverbe; aucune lumière ne jaillit des discussions !

ROBERT.

Dieu dit : Que l'obscurité soit. Il discuta avec la première femme, et l'obscurité fut !

OLGA (*piquée*).

C'est inévitable. Je t'y attendais, toutes les idées nouvelles te blessent ; te voilà prêt à soutenir que la femme n'est qu'un être inférieur.

ROBERT.

Elle me semble quelquefois très supérieure, cela dépend beaucoup ; mais enfin, je n'aime jamais ses opinions littéraires et artistiques.

OLGA.

Que c'est fin! Pourquoi nos opinions littéraires et autres ne vaudraient-elles pas les vôtres?

ROBERT.

Parce qu'elles y ressemblent trop. Selon moi, ce qui pourrait arriver de pis à la femme, ce serait de devenir l'égale de l'homme. Elles y perdraient ce qu'elles ont su garder de plus précieux jusqu'ici : la grâce naturelle, le bon goût instinctif et tout le pittoresque de leurs personnes.

RAPH.

Le pittoresque?

ROBERT.

Mais oui! Elles le sont restées, à la façon de ces peuples, qui, malgré le chemin de fer, ont conservé leur costume national...

OLGA.

Ainsi, à la femme intelligente, instruite : la femme de l'avenir, tu préfères la sotte, la coquette, l'évaporée qui règne encore aujourd'hui?

ROBERT.

Intelligente! Intelligente! L'intelligence n'est appréciable que quand elle frôle le génie. Une intelligence ordinaire, donc médiocre, ne remplacera jamais une jolie figure, ni même une toilette exquisement portée. Intelligence! La belle affaire, que de loger sous des cheveux mal arrangés, une demi-douzaine d'idées quelconques, de quoi décrocher un diplôme; de ces idées, aussi usées que des pièces de monnaie, déjà en circulation depuis bien longtemps.

OLGA.

La beauté de l'âme, la beauté spirituelle est supérieure à la beauté matérielle.

ROBERT.

On le dit! Mais entends-tu comme cela sonne faux? La beauté matérielle, n'est-ce point la beauté réalisée? La seule véritable, le but unique de la vie peut-être? La beauté de l'âme, de l'esprit ne sont-ce point là des qualités de consolation? Des « petits prix de consolation » — si je peux le dire ainsi — pour les faibles, les laids et les incomplets?

RAPH (*en riant*).

Doucement! Doucement!

JAMES (*à Walter*).

Il dit des choses abominables.

WALTER.

Cela n'a pas de sens commun.

RAPH.

Il faut l'espérer.

KARL.

Comment ?

RAPH.

Mais oui, le sens commun n'est pas un sens bien distingué. (*Ils s'éloignent et causent entre eux. Robert et Olga restent seuls en présence.*)

OLGA.

Enfin, je me demande où tu veux en venir avec tout cela. Tu parles toujours beaucoup, mais tu n'es jamais clair.

ROBERT.

On ne sait jamais bien où l'on veut en venir! Conclure! Dieu lui-même ne conclut pas! Je constate simplement, qu'u 1 certain état d'esprit

n'ajoute rien à la gloire de la femme, la gloire d'être belle et quelquefois bonne. Je le constate d'autant mieux que te voilà devant moi.

OLGA.

En quoi puis-je servir de sujet à tes constatations ?

ROBERT (*doucement*).

Parce que toi aussi tu es atteinte d'un mal que je déteste. Autrefois, quand tu étais une gamine encore, quand nous jouions constamment ensemble...

OLGA.

J'étais une gosse, une petite sotte.

ROBERT.

Bien heureuses les petites sottes ! En ce temps-là, tu étais un être prodigieux. Tu me faisais l'effet d'une énigme vivante, car jamais je ne pouvais suivre ou deviner tes pensées. Quand tu parlais, chaque mot était une surprise ! Tu avais des idées amusantes qui changeaient à chaque instant, des petites idées capricieuses, jolies et surtout bien à toi ! Quand je suis revenu il y a un an, je t'ai retrouvée tout autre, toi aussi, tu avais endossé la « livrée intellec-

tuelle » ! Plus de fantaisies, plus d'imprévu ! Tu ne me disais plus que des choses que j'avais lues depuis longtemps, dans des livres très connus ! Ah ! diable ! Quels affreux produits d'imprimerie sont la cause de tout cela ? Pourquoi être devenue ainsi, alors qu'il eût été si simple de rester Olga, la petite Olga du temps passé.

OLGA.

Mais c'est faux ! tout ce que tu me dis là. Ah ! mon pauvre Robert ! C'est toi, toi seul qui as changé. Quand nous étions des compagnons de jeu, tu étais un gamin éveillé et plein de dispositions pour tout. Mais, quelle vie as-tu menée depuis ? Oh ! ne secoue pas la tête. Je sais tout ce que tu as fait. Tes bordées de marin, ton existence décousue ! C'est toi qui es revenu changé. Changé à tel point, que je ne t'ai plus reconnu, et que, depuis, tu n'as plus su me comprendre !

ROBERT.

Ne pas te comprendre ! Et tu crois ça, vraiment ? Ne pas te comprendre ! C'est presque terrible.

OLGA (*secouant la tête*).

Non, non.

JAMES (*se rapprochant*).

Non. Robert ! non, elle a raison. Tu ne nous comprends pas. Toute la discussion est là.

WALTER.

C'est vrai, Robert, absolument ! il ne faut pas te fâcher car c'est ainsi. (*Il fait un geste tranchant de la main.*) Rien !

ROBERT (*Les regarde un instant, la figure agitée, prêt à se défendre, à discuter; puis il hausse les épaules, et s'assied sur le divan en leur tournant le dos.*)

Fichez-moi la paix, tous ; vous me rasez !

(*Les esthètes font des gestes silencieux de désolation; ils se montrent le front. Raph, ironique, les observe un peu à part.*)

JAMES.

Allons, il faut que je parte.

WALTER.

Je t'accompagne.

KARL.

Moi aussi.

JAMES.

C'est parfait, mais je vous lâche au boulevard pour entrer chez Valentin.

KARL.

Chez le peintre?

JAMES (*se dirigeant déjà vers la porte*).

Oui, il y a un nouveau modèle aujourd'hui que je désire voir. Un Napolitain épatant qui a la tête de Léonard de Vinci tatouée dans le dos.

WALTER.

Oh! ils sont merveilleux ces Napolitains!

KARL (*avant de sortir*).

Robert, qu'on n'oublie pas nos manuscrits et au revoir!

JAMES, WALTER.

Oui, au revoir Robert, Raph.

RAPH.

Au revoir! (*Ils sortent par l'atelier. Robert répond à peine, boudeur.*)

OLGA (*timide*).

Marthe est à la maison sans doute, Robert?

ROBERT (*de mauvaise grâce*).

Mais c'est probable.

OLGA.

Alors je vais voir par là. (*Elle se dirige vers l'autre porte.*) Au revoir Raph, Robert au revoir.

RAPH.

Au revoir.

ROBERT.

Adieu.

SCÈNE X

RAPH, ROBERT.

RAPH.

Pardonnez-leur, car ils ne savent que ce qu'ils font.

ROBERT.

Voilà comment on me juge.

RAPH.

Comment ! comment ! cela ne te transporte pas ? Tu restes là immobile. Tu devrais bondir de joie.

ROBERT.

Te voilà bien gai.

RAPH.

Pour toi, oui, tu seras grand parmi les grands.

ROBERT.

Je ne vois pas ça, moi !

RAPH.

Tu ne vois pas que tu es le scandale des médiocres ! Pense un peu, toutes tes idées sont aux antipodes des leurs : c'est du génie !

ROBERT.

Tu as bonne opinion de moi, je le sais ; en attendant je n'en profiterai pas. Plus rien ne me retient ici, je repars.

RAPH.

Non !

ROBERT.

Si et ce ne sera pas long! Avec le premier capitaine qui m'accepte, comme homme de peine ou comme émigrant, cela m'est égal.

RAPH.

Non! non, cela ne se peut pas.

ROBERT.

Pourquoi pas?

RAPH.

Mais parce que c'est idiot! Ce n'est pas une vie pour toi. Voyons! Tu es quelqu'un, tu peux tout espérer, tu as du talent.

ROBERT.

Du talent, bon du talent; j'en ai pour toi, pas pour les autres.

RAPH.

On n'en a jamais pour tout le monde.

ROBERT.

Du talent! Mais George, James et Walter croient aussi en avoir; ont-ils tort? Qui le

décidera? Du talent! Une force obscure qui nous tourmente, et nous existons ainsi par centaines, comme il y a des centaines de mâles dans la ruche pour la fécondation d'une seule reine. Nous existons par centaines, mais il n'y aura qu'un seul élu. Un seul! et qu'importera à la nature, cruelle marâtre, les corps mutilés des vaincus? Un seul! Nous sommes de sa race, mais nous ne sommes pas lui!

RAPH.

Tu arranges une idée d'une façon amusante, puis tu dis : c'est la vérité. On peut bien arriver au succès, à la gloire même! à plusieurs.

ROBERT.

La gloire! Mais, qu'est-ce que le succès, la gloire? Etre traité de monsieur intéressant dans les quotidiens, et y voir son nom figurer avec celui de quelque pantin politique, ou de quelque fille de joie à la mode? Etre appelé cher maître par des imbéciles chevelus? Mourir avec l'espoir d'être un jour l'ornement douteux d'une place publique? Être nommé chevalier de l'ordre de Léopold, pour avoir les honneurs de l'enterrement militaire, tout comme un inoffensif capitaine de la garde civique? La gloire! dis-moi, n'est-ce pas un attrape-rêveurs, une de ces divinités dont il faut renverser les autels!

RAPH.

Tu cherches des raisons! des raisons pour excuser ta paresse, peut-être.

ROBERT.

Ma paresse! tu y crois aussi?

RAPH.

Mais nous sommes tous un peu paresseux, et c'est excusable! Si l'on veut créer, il faut renoncer au repos, presque à la vie. Il ne faut plus que vouloir produire! vouloir terriblement. Il ne reste plus que quelques joies fugitives, mais profondes, devant chaque œuvre achevée.

ROBERT.

Eh bien, oui! l'œuvre! j'en suis revenu! Pourquoi? pour qui? Quand on pense que ceux qui vivent tout près de vous; ceux qui devraient vous connaître ne vous comprennent même pas, même pas la dixième partie de votre rêve, que penser alors des étrangers, de ceux de demain? Qu'ils ne vous soupçonneront sans doute jamais.

RAPH.

Ah! je devine pourquoi tu es amer : elle t'a

montré encore une fois que ses bandeaux cachaient des petites oreilles pointues.

ROBERT.

Crois-tu que ce soit gai ?

RAPH.

On ne gâche pas sa vie pour une petite peine d'amour !

ROBERT.

Ris ; n'as-tu jamais été amoureux?

RAPH.

Si ! mais en secret ; j'adore de loin car je suis trop laid. Mais, ce sont des bêtises. Ecoute plutôt, j'ai une idée. Tu vas m'accompagner chez moi. Nous rôderons dans le bois ; il y fait bon, si bon et si beau que tu y retrouveras toute ton humeur joyeuse. Depuis quelque temps j'écris beaucoup ; des idées, des petits poèmes que je compose quand je me trouve seul, en face de la bruyère. Je t'en lirai quelques-uns, tu me donneras ton idée, après. Nous ferons aussi de la peinture et nous suivrons le garde dans ses tournées. Cela te va-t-il ?

ROBERT.

Oui, je veux bien, avec enthousiasme même. Tu me donnes une issue. Mais écoute: quoi que tu puisses dire ou me lire, je repars quand même.

RAPH.

Nous verrons bien.

ROBERT.

A toutes mes raisons de tantôt, j'en ajoute une autre. George, ce bon George aime ma sœur, j'en suis certain. Ils finiront par se marier et ils s'établiront sans doute ici. Or, tu comprends que je ne saurais vivre dans la même maison, avec un homme dont le caractère et les manières me répugnent, un de ceux-là justement... mais, qu'as-tu? Te voilà tout pâle?

RAPH (*très vite*).

Moi, pâle? Je suis toujours pâle, c'est la poitrine qui me joue de ces tours. Le docteur me disait encore, il n'y a pas longtemps, que j'ai des tendances à m'en aller par là, comme une jeune héroïne romantique.

ROBERT.

Te sens-tu malade? (*Il l'observe, inquiet.*)

RAPH.

Mais non! n'insiste pas; tu vas m'effrayer, je suis très impressionnable.

ROBERT.

Mais, enfin....

RAPH.

Partons. L'air dissipera mon malaise.

ROBERT.

Eh bien! oui, allons-nous-en!

RAPH (*remis, cachant son trouble*).

Tu verras : je te lirai de jolis vers. Je vais les réunir en volume, comme James, mais pas sous un titre vague ; au contraire, ce sera très clair : *Le dernier rêve*.

ROBERT.

Pourquoi, dernier rêve?

RAPH.

Oh! une idée comme ça, mon cher! une idée.

FIN DE L'ACTE PREMIER.

ACTE II

On se trouve dans une maison de campagne aux environs de la ville. Une chambre assez spacieuse avec double porte au fond donnant sur le jardin dont on voit les arbres Ameublement moderne. Piano, bibliothèque avec le buste en plâtre, imitation de bronze, du Dante, sur la cheminée la Femme inconnue de Donatello. — Table, guéridons, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

MARTHE, FABEL

FABEL.

Alors il ne viendra pas?

MARTHE.

Mais je ne crois pas. Nous l'avons invité pour la forme, mais on le dit très malade.

FABEL.

Je l'ai vu il y a quelques jours, il me semble qu'il allait comme d'habitude. Qui a dit qu'il était si malade ?

MARTHE.

Le docteur, ce matin même ; il ajouta encore, qu'il serait préférable qu'il se fît soigner à l'hôpital.

FABEL.

Ne peut-on le soigner chez lui ?

MARTHE.

Il est, je crois, un peu gêné.

FABEL.

Je sais qu'il n'est pas riche, mais serait-il dénué à ce point ?

MARTHE.

Je n'en sais rien ; il est, en tout cas, trop fier pour accepter quelque chose de qui que ce soit.

FABEL.

C'est très malheureux tout cela !

MARTHE.

C'est très malheureux. Mais enfin c'est ainsi. On ne peut rien contre le destin et chacun porte sa souffrance.

FABEL.

Les uns ont de petites peines, les autres de grandes douleurs.

MARTHE.

Ne te tourmente donc pas ainsi ; tu es venu avec nous à la campagne pour te reposer, pour reprendre des forces et du calme et voilà que la moindre chose t'agite. Je ne t'ai jamais connu si inquiet, si impressionnable.

FABEL.

Je me fais vieux, Marthe, et je pense souvent à lui. Trois mois sans nouvelles !

MARTHE.

Bon ! je t'attendais là. Rends-toi malade pour ton bon fils, qui ne se donne même pas la peine de s'informer de nous.

FABEL.

Où est-il, où peut-il être? Sa dernière lettre datait de l'Amérique. Il est peut-être malade et pauvre comme son ami Raph. Car c'était son ami, Marthe, son seul ami. Songe un peu s'il avait péri dans quelque naufrage.

MARTHE.

Va! va! la mauvaise herbe ne périt point.

FABEL.

Oh! Marthe, ne parle pas ainsi. Non, c'est mal. Si je n'étais pas certain que c'est pour me rassurer que tu dis cela, je t'en voudrais. C'est ton frère, il faut le retenir!

MARTHE.

Il finira par être un martyr et moi un monstre sans cœur.

FABEL.

Non! non! Mais il y a des choses que tu ignores. Tu es jeune, tu n'as jamais souffert, on n'a jamais rien eu à te pardonner, voilà pourquoi le pardon te semble injuste.

MARTHE.

Il y a des gens qui passent leur vie à se faire pardonner.

FABEL.

Ce ne sont pas toujours les plus mauvais. Puis, nous voyons les fautes des autres, mais les nôtres, dis, les voyons-nous ?

MARTHE.

Il n'a jamais eu rien de sérieux à nous reprocher, je suppose?

FABEL.

Le sait-on jamais ? Ne fus-je pas un peu dur pour lui, un peu injuste ? L'avons-nous toujours bien compris ? L'avons-nous aimé comme il le fallait ? Car il faut s'aimer dans la vie, Marthe ; c'est à la fin du compte, la seule véritable joie qui existe.

MARTHE.

Il aurait pu commencer par nous aimer, lui.

FABEL.

Oh ! de son cœur je suis certain. Il avait un esprit inquiet, combatif et agité, mais son cœur était bon, son cœur était doux !

MARTHE.

Le beau mérite que d'avoir un bon cœur quand on ennuie tout le monde avec sa mauvaise tête. S'il nous aimait tant que ça, il reviendra.

FABEL.

Je l'espère bien ! Peut-être aurons-nous de ses nouvelles aujourd'hui. George ne va-t-il pas rentrer bientôt ?

MARTE.

Son train arrive dans dix minutes.

SCÈNE II

OLGA, MARTHE, FABEL.

(OLGA *entre portant un chevalet, une toile et tout un attirail de paysagiste. Elle a toujours l'aspect d'une femme artiste, mais sa coiffure en bandeaux est moins exagérée.*)

OLGA.

Bonjour ! Je suis éreintée.

MARTHE.

Tiens! Te voilà déjà, Olga? As-tu fait quelque chose?

OLGA.

Rien, c'est un sale jour aujourd'hui; il va nous arriver quelque chose de désagréable, c'est certain.

MARTHE.

Tout le monde a donc l'esprit tourné vers la tristesse! Si ça continue, la réunion de ce soir ne sera pas gaie.

OLGA.

Ne t'effraie pas trop! C'est plutôt une affaire personnelle entre moi et la malchance; ce matin, j'ai mis un bas à l'envers.

MARTHE.

Ah! c'est ça?

OLGA.

Et j'ai pensé tout de suite que rien ne marcherait droit aujourd'hui.

FABEL.

Si tes craintes ne viennent que de là.

Olga.

Comment ! Que de là ? Rien n'est plus précis que ces avertissements. J'aurai au moins mes trois gros ennuis, d'ici minuit.

Fabel.

Allons donc !

Marthe.

C'est de la superstition ; tu veux rire ?

Olga.

Moi rire ! Mais c'est en train déjà. Ecoutez plutôt. Je suis partie ce matin pour aller peindre une prairie, que j'avais remarquée là-bas derrière le bois, tout près de la maison de Raph ; une prairie d'un vert tendre, un vert de terrain humide, avec des meules de foin presque rousses. Eh ! bien, quand j'y suis arrivée les meules n'y étaient plus. N'est-ce pas une vraie déveine ?

Fabel.

Si fait, si fait ; mais enfin c'est la saison : on rentre les foins.

Olga.

Oh ! ce n'est pas tout ! Comme je voulais

peindre quand même, j'ai recherché un autre coin. Dieu du ciel! Ils sont bondés les bois! Bondés de peintres abrités sous leurs parasols. Ils ressemblent à des champignons énormes éclos d'une façon insolite et soudaine sur le dos de la nature! Et ils brossent, ils brossent! Il y a des dames aussi, de vieilles miss, laides à faire de l'Alpinisme, et des jeunes filles mal coiffées comme moi. Je commence à avoir nettement l'impression que ce sont ceux qui ignorent toute peinture qui sont les êtres extraordinaires.

FABEL.

Bon! si Robert t'entendait, il aurait du plaisir.

OLGA.

Robert, n'y a-t-il toujours pas de nouvelles de lui? (*Sur un geste négatif de Fabel.*) Non! En voilà encore un qui n'était bon qu'à contrarier son monde! Mais enfin revenons à mes malheurs. Savez-vous ce qui m'est arrivé de plus ennuyant? C'est qu'à la fin je me suis installée à mon tour devant un coin de la bruyère.

FABEL.

Et tu as brossé?

Olga.

Pas longtemps! Je me suis tout de suite arrêtée. La bruyère est immense par là, bien que cela ne fasse que quelques taches de couleur : du gris très fin, du vert sombre avec çà et là une touche d'un mauve ardent. C'est ce que l'on voit! Mais ce que l'on devine : la majesté de la solitude, de l'espace, l'âme de ce paysage, comment la faire sentir, la faire transpirer! Je me suis soudain aperçue de mon impuissance, de l'inutilité de mon effort, de la puérilité de mon attirail compliqué de paysagiste, mon chevalet perfectionné, ma boîte de couleurs remplie de matières fines et sans danger! Me voilà bien dégoûtée de la peinture.

Fabel.

Et tu crois que c'est ton bas qui t'a fait cela?

Olga.

Certainement! Et il y en aura encore; ce n'est pas fini. Je suis comme une bête qui sent l'approche de l'orage. Quelque chose va me tomber dessus, je le sais, je le sens! Déjà le pistolet de ce bandit qu'on nomme la guigne, est braqué sur nous.

MARTHE.

Sur toi ou sur nous ?

OLGA.

On ne sait jamais au juste.

SCÈNE III

GEORGE (*rentrant de la ville ; il porte sous le bras un portefeuille volumineux et apparent*).

GEORGE.

Bonjour, Marthe. (*Il embrasse sa femme avec affectation.*) Bonjour, père et Olga.

FABEL.

Y a-t-il des nouvelles ?

GEORGE.

Il n'y a rien d'important. J'ai les journaux du jour (*à* OLGA *en fouillant dans son portefeuille*) et la *Gazette Mondaine* pour toi. Elle nous est parvenue à la rédaction avec ton nom comme destinataire. (*Il lui passe le journal.*)

OLGA.

Pour moi, y aurait-il quelque chose qui me concerne?

GEORGE.

Je n'en sais rien.

OLGA.

Le compte rendu de la dernière soirée musicale du cercle peut-être... (*Elle parcourt la Gazette des yeux.*)

GEORGE (*à* FABEL).

J'ai donné une après-midi de congé aux ouvriers à l'occasion de l'anniversaire. Nos amis sont venus m'assurer qu'ils se font une joie de venir ce soir.

MARTHE.

Sais-tu l'heure du train qu'ils prendront?

GEORGE.

Celui de dix-huit heures quarante-neuf.

MARTHE.

Dix-huit heures, c'est six heures, n'est-ce pas? On prendra donc le thé vers sept heures.

GEORGE.

Mais oui, ce sera parfait.

MARTHE.

Alors je vais donner quelques ordres et surveiller les préparatifs. (*Elle sort.*)

FABEL (*à* GEORGE).

Ainsi il n'y a rien ? Toujours rien ! Pas de lettre de Robert non plus ?

GEORGE.

Mais non ! Je vous l'aurais dit depuis longtemps (*frappant sur son portefeuille*). J'ai ici quelques autres communications à vous montrer ; seulement, passons par ici. je voudrais me débarrasser.

FABEL.

Oui, va toujours, je te suis.

OLGA.

C'est tout à fait charmant, voilà ce qui allonge la série.

FABEL.

Quoi ? Un nouveau malheur ?

GEORGE.

Dit-on quelque chose de toi dans cette feuille?

OLGA.

Quelque chose de pas aimable, écoutez (*à* FABEL). Et rappelez-vous le bas.

FABEL.

Oh ! Je m'en souviens, je m'en souviens...

OLGA (*lisant*).

« Hier il nous a été donné d'entendre encore » une fois mademoiselle Olga, qui est devenue » aussi inévitable sur les programmes de nos » concerts de charité, qu'une mayonnaise de » homard à la fin d'un menu de restaurant. » Voilà environ dix ans que nous la rencontrons » ainsi partout où l'on fait du bruit savant. Il » est vrai que mademoiselle Olga débuta à » l'âge de neuf ans comme enfant prodige... » Mais cela n'empêche qu'elle devrait se sou- » venir qu'on ne pardonne pas toujours aux » grandes personnes ce que l'on pardonne aux » bébés. Mademoiselle Olga n'est plus remar- » quable en rien ; elle n'a pas gagné en talent » ce qu'elle a gagné en âge, et ses exhibitions » ne servent qu'à prouver une fois de plus,

» qu'il ne suffit point de promettre au début
» pour tenir dans la suite. »

C'est signé : « Le Lys mauve ! »

FABEL.

Ce Lys, chroniqueur mondain, est dépourvu de style et de galanterie.

GEORGE.

Voilà l'écueil des célébrités précoces, pauvre amie.

OLGA.

Comme les petits chiens phénomènes il m'est défendu de grandir.

GEORGE.

Un éreintement, ça arrive à tout le monde. Mais excuse-nous, nous avons à donner quelques instants aux basses affaires de ce monde.

FABEL.

Ah ! oui, les affaires... (*Ils sortent.*)

OLGA.

Les basses affaires ! Je connais la valeur de ton mépris, mon bon !

SCÈNE IV

OLGA, *seule*, *puis* RAPH.

(*Elle réfléchit un instant, regarde dehors, puis elle s'approche du piano.*)

OLGA.

Peut-être ont-ils raison? Oh! ne plus être certaine, douter de soi, comme c'est affreux !... S'être engagée dans un chemin qui ne mène nulle part et s'en apercevoir quand il est trop tard pour retourner en arrière !

(*Elle s'assied, feuillette un peu les partitions puis les rejette d'un geste lassé.*)

Il fait bête et triste aujourd'hui! C'est insupportable cette sensation de la douleur qui vous guette, qui va vous atteindre, quand on ne sait pas où ni comment!

(*Elle tapote sur le piano machinalement quelques notes de la marche funèbre de Chopin.*)

C'est usé comme tout et quand même...

(RAPH *entre affaibli, l'air malade, il porte un paquet. On sent pendant qu'il parle qu'il se

domine. Il est fiévreux, ses gestes sont saccadés, de temps en temps, il reprend haleine.)

RAPH.

Tu me sentais donc venir pour jouer ainsi des choses funèbres?

OLGA.

Raph! Ah! c'est toi Raph! Je fais de la musique triste parce que j'ai des idées grises.

RAPH.

Des idées grises?...

OLGA.

Oui, elles sont bien plus tristes que les idées noires. Mais assieds-toi donc, on te disait un peu malade, te voilà remis sans doute?

RAPH.

Je crois être tout près de la fin de mes maux. Je venais pour parler à George, n'est-il pas ici?

OLGA.

Si. Veux-tu que je l'appelle?

RAPH.

Pas tout de suite. J'ai quelque chose à te montrer, à te remettre...

OLGA.

A moi ?

RAPH.

Oui, écoute, tu sais que Robert m'écrivait beaucoup.

OLGA.

Viens-tu de recevoir de ses nouvelles ?

RAPH.

Non, il y a bien trois mois qu'il ne m'a plus écrit.

OLGA.

C'est comme ici. Où peut-il être ?

RAPH.

Sa dernière lettre datait du Klondyke ; elle était pleine de force et de bonne humeur. Il se familiarise avec la vie ! Pour le moment il est peut-être dans quelque contrée déserte ou en pleine mer, qu'importe ! Toujours à la recherche de sa chimère...

OLGA.

J'ignorais qu'il cherchât des chimères.

RAPH.

C'est très naturel ! On ne comprend nullement des hommes comme lui en une fois. Mais va ! va ! Le vent le poussera encore; il s'en ira par les plaines et les montagnes, il traversera les océans. les larges rivières et visitera les îles et les continents, mais il ne trouvera pas ce qu'il veut : son cœur est ici.

OLGA.

Crois-tu qu'il reviendra ?

RAPH.

Il faut qu'il revienne ! Dieu ne fait point des âmes comme la sienne pour qu'elles s'éparpillent et se perdent dans le néant des actions vaines ! Il a du génie.

OLGA.

Tu parles de Dieu et du génie de Robert ; ne sont-ce point deux choses dont l'existence est aléatoire ?

RAPH.

Je dis Dieu, parce que rien ne m'effraie tant que de supposer un monde dirigé par un destin aveugle et inconscient. Un destin sans pitié qui détruirait la graine de l'œuvre avant qu'elle n'ait eu le temps de germer, de fleurir et de produire son fruit. Comment! la nature pourrait créer une âme comme celle du Dante sans lui permettre de chanter?

OLGA.

Oh! la nature. Elle a des caprices de femme bête, mais je n'ai jamais deviné des promesses si grandes dans l'âme de Robert.

RAPH.

Hélas! non, ce fut une des tristesses de sa vie ici; une de celles qui le poussèrent le plus à s'en aller.

OLGA.

Mais il affectait d'avoir des goûts grossiers et bizarres; il semblait détester toute culture.

RAPH.

Pour mieux se distinguer du vain troupeau des débiteurs de théories; ce tas de cacatoès au

bavardage insipide, qui nous assourdissent partout avec leurs deux ou trois cris appris par cœur, toujours les mêmes, qu'ils répètent à tout propos.

OLGA.

Oui, coco est un idéaliste. Mais?

RAPH.

J'ai ici ses lettres. Toutes celles que j'ai reçues depuis son départ. J'en ai fait deux paquets : l'un pour remettre à M. Fabel, l'autre pour toi. Ce sont celles qui pourraient t'intéresser.

OLGA.

M'intéresser?

RAPH.

Oui, oui, elles te le feront connaître. Tu l'ignores et cela sera mieux ainsi. D'ailleurs il y en a d'amusantes, tu sais, violentes comme ses discours. Tu y verras comme il déteste cette race de déguisés qui n'ont des grands hommes que les manies. Ces forts en thème qui en vain sous une phraséologie compliquée et prétentieuse veulent cacher la geuserie de leurs idées. D'autres sont plus mélancoliques; il y parle de toi.

Olga.

De moi? Est-ce une volonté de Robert que tu exécutes en me les remettant?

Raph.

Non! mais cela est nécessaire, tu comprendras après. En attendant je vais m'absenter, peut être m'en aller. Je préfère laisser toutes ces choses en bonnes mains. Il peut m'arriver quelque chose. Je ne suis pas solide.

Olga.

Que peut-il t'arriver?

Raph.

Ce qui peut arriver à tout le monde. J'espère faire un voyage de santé, vers la Suisse. Il paraît que l'on y guérit quelquefois de mon mal. Mais ne t'inquiète de rien! Garde ces lettres et fais moi le plaisir de les lire; tu ne le regretteras pas.

Olga.

Il y dit donc des choses agréables pour moi?

RAPH.

Un tas de choses ! Entre autres ceci, je m'en souviens : Si jamais tu constates qu'Olga ne pense plus comme James, comme Karl *et cœtera*, tu m'avertiras, je crois que je serais capable de revenir.

OLGA (*souriante*).

Ah ! vraiment ! a-t-il écrit cela ?

SCÈNE V

FABEL, GEORGE, *les précédents.*
Puis GEORGE, RAPH.

(FABEL et GEORGE *rentrent.* — GEORGE *a un mouvement étonné à la vue de* RAPH.)

GEORGE (*d'une voix qu'il s'efforce de rendre enjouée.*)

Tiens ! voilà Raph ! Quelle bonne nouvelle apportes-tu ?

RAPH.

Rien de merveilleux. Je désirais te parler.

FABEL.

As-tu des nouvelles de Rob?

RAPH

Non, rien encore Monsieur Fabel.

GEORGE.

Me parler?

RAPH (*doucement*).

Oui, à toi seul.

GEORGE.

Ah! ah!

OLGA

(*s'approchant de* FABEL *doucement*.)

Il désire entretenir George en particulier, allons au jardin; il m'a remis quelque chose pour vous.

FABEL.

Pour moi?

OLGA.

Oui, voici (*Elle montre les lettres, ils sortent*).

(RAPH *s'est assis dans un fauteuil. Il reste un moment silencieux, un peu oppressé.* — GEORGE *ne s'en aperçoit pas.*)

SCÈNE V

RAPH, GEORGE.

GEORGE.

Eh bien? Eh bien? Te voilà retapé! Tu as une mine florissante. Tu passes au moins la soirée avec nous? Nous fêtons l'aurore de notre dixième année d'existence, tu sais, c'est colossal en Belgique!

RAPH.

Non, merci, je suis venu pour te demander quelque chose; pour rester je suis trop malade.

GEORGE.

Malade encore? Toujours la poitrine? Ah! la vie est une misère, voilà huit jours qu'une grosse dent me taquine.

RAPH.

Je crois que cette fois-ci, c'est fini.

GEORGE.

Que dis-tu ?

(En causant avec Olga, Raph s'est dominé très fort pour cacher son état, une réaction se produisant, il est pris d'une faiblesse momentanée et s'affale sur son fauteuil avec le geste de quelqu'un qui suffoque).

RAPH.

Oh ! voilà que cela revient encore !

GEORGE.

Mais je crois qu'il est évanoui. — Raph qu'as-tu ? — Parle !

RAPH *(revenant à lui)*.

Rien ! rien ! C'est une légère faiblesse ; mon cher ami, je suis bien malade.

GEORGE.

Mais je le vois. Il faut te soigner, rester chez toi ; sortir dans un état pareil, c'est très imprudent.

RAPH.

Je sais, mais je suis venu pour toi. Je voulais te voir, te demander quelque chose, un service.

GEORGE.

Un service à moi ?

RAPH.

Oui, écoute et ne me contredis point. Je suis perdu.

GEORGE.

Perdu ?

RAPH.

Perdu, oui ; je vais mourir !

GEORGE.

Mourir ! Voyons c'est fou, à ton âge !

RAPH.

Elle s'en inquiète bien, elle, l'autre, la commère aux yeux profonds ! Dis-moi, ne vois-tu pas encore sur mon visage la marque avec laquelle elle désigne ceux qu'elle choisira bientôt hors du troupeau... A mon âge ! Elle fauche partout et en tout temps !

GEORGE.

Mais enfin...

RAPH.

Ne me contredis point ! C'est ainsi, je le sens et j'ai peur !

GEORGE.

Peur ?

RAPH.

Oui peur ! peur ! peur ! Comprends-tu cette faiblesse ? J'ai peur, non pas du grand recommencement, mais de m'en aller inexprimé. J'ai peur et je suis triste. J'en ai toujours eu peur, car je savais que cela arriverait.

GEORGE.

Il faut chasser de semblables idées.

RAPH.

Mon âme a voulu se dire toute entière ; elle se révoltait à cette pensée de devoir s'en aller silencieuse comme celle d'un enfant qui a à peine vécu. Elle a compris que jamais elle ne dormirait en paix après une existence inachevée. George ! Tout est là ! Ici, dans ce paquet ! Mes

dessins, mes écrits, des écrits surtout, car au fur et à mesure que ma main s'affaiblissait ma rêverie devenait moins matérielle, et j'ai mieux pu la traduire avec des mots, des sons, que par la forme. Tout est là! il y a beaucoup de choses inachevées, incomplètes, mais tout est si plein de moi! De toute ma vie, de tous mes espoirs, de toute ma manière de voir et de sentir. George tout est là et je te l'ai apporté.

GEORGE.

Voyons! Raph il faut être calme.

RAPH.

C'est une faiblesse, je le sais bien! Mais toi, tu es un fort, tu seras grand; tout ce que tu défendras sera bien défendu Donne-toi donc la peine de lire un peu, de voir s'il ne s'y trouve rien qui vaille la peine d'être tiré du néant, de cet affreux néant qui me fait horreur! C'est une faiblesse, je le sais, — mais tu dois la comprendre: ne rien dire, ne rien faire, ne rien laisser et avoir tant préparé!

GEORGE.

Calme-toi. Je lirai tout ça avec plaisir et j'y trouverai de belles choses, j'en suis certain.

Nous les ferons même paraître à l'*Art national* si tu veux, mais pas tout de suite.

RAPH.

J'ai le temps, l'éternité !

GEORGE.

Mais n'exagère donc pas ainsi ! Tu corrigeras toi-même les épreuves ! On est malade, mais on guérit aussi. La science moderne...

RAPH.

Cela coûte cher, la science moderne.

GEORGE.

Je sais, c'est très vrai ; mais par exemple il y a l'hopital.

RAPH *(avec horreur)*.

L'hôpital !

GEORGE.

Paul Verlaine y passait des mois entiers.

RAPH.

Il y est mort !

GEORGE.

Mourir : tu as la fièvre, c'est donc une idée fixe?

RAPH.

Non, non, ne t'inquiète pas! Fais ce que je te demande. Voilà tous mes manuscrits. Pas l'hôpital, non ! Je préfère là-bas. De mon lit je vois la bruyère.

GEORGE.

Va, du courage, du courage.

RAPH *(se levant agité)*.

Oui. Oh! voilà que ça me reprend encore; c'est horrible cette sensation d'étouffement, c'est horrible, je veux partir.

GEORGE.

Reste un moment plutôt, tu te remettras. Veux-tu que j'appelle ?

RAPH.

Non, de l'air, l'odeur des arbres, je veux respirer, voir encore !

GEORGE *(hésitant)*.

Veux-tu que je t'accompagne jusque chez toi ? C'est que je suis déshabillé. Mais enfin, si c'est nécessaire...

RAPH.

Non ! non ! Ne te dérange pas pour moi ; mais souviens-toi...

GEORGE.

Sois tranquille, rien ne se perdra. *(Ils se rapprochent en causant de la porte du jardin.)* Alors tu crois que cela ira bien jusque chez toi ?

RAPH *(un peu remis)*.

Ne te dérange pas, ne te dérange pas, cela va mieux.

(*Ils se séparent à la porte. Raph disparaît dans le jardin lentement. George reste sur le seuil*).

GEORGE.

Au revoir ! Si tu y tiens, à ce soir ; mais je te conseille le repos, le calme. Puis les soins, l'hôpital, — tu sais, l'hôpital.

RAPH *(disparaissant).*

Qui sait ! En tout cas n'oublie pas.

GEORGE.

Non! non! Mais tu viendras toi-même tout reprendre. Si! si! tu verras ton triomphe.

RAPH (*déjà invisible*).

Adieu!

SCÈNE VI.

(GEORGE *seul. — Puis la bonne*, MARIE.
Il ouvre les fenêtres)

GEORGE.

L'hygiène avant tout. Ce qu'il a dû en expectorer des microbes! Je ferai désinfecter ce parquet. (*Il sonne, va à la porte à droite, et appelle*). Marie! Marie! Eh! Marie!

MARIE.

Monsieur.

GEORGE.

Emportez ce fauteuil, frottez-le avec de l'eau savonnée, frottez-le vigoureusement,

MARIE.

Mais, Monsieur, je ne vois pas...

GEORGE.

Si, si, lavez-le, il le faut, il le faut. (*Il enferme les papiers reçus de Raph dans la bibliothèque.*)

SCÈNE VII.

MARTHE, OLGA, FABEL.

MARTHE.

Eh bien ! que se passe-t-il ?

GEORGE.

Raph sort d'ici : je prends des précautions.

MARTHE.

Tu ne l'as pas invité, au moins?

GEORGE.

Il ne viendra pas, il est très malade.

OLGA.

Il t'a remis un paquet? c'est drôle, il est venu apporter quelque chose à chacun. Il me disait qu'il comptait partir.

GEORGE.

Partir? A-t-il remis quelque chose à toi aussi?

OLGA.

Oui, quelques lettres de Robert.

FABEL.

J'ai reçu les autres, elles sont étonnantes ces lettres. Je crois que nous nous sommes trompés sur lui.

MARTHE.

Sur qui nous sommes-nous trompés?

FABEL.

Mais sur Robert. Il y a des descriptions merveilleuses.

MARTHE.

Ah! Robert, Robert!

GEORGE (*ironique*).

Si ses lettres sont si admirables, il faut les conserver ; on pourra peut-être en faire quelque chose.

OLGA.

Mais qu'est-ce que Raph t'a remis, à toi?

GEORGE.

Quelques papiers sans importance. Autrefois nous avons travaillé un peu ensemble.

OLGA.

Je m'imaginais...

GEORGE.

Quoi donc? qu'est-ce que tu t'imaginais?

OLGA.

Rien ! Rien! J'ai la tête tout à fait à l'envers aujourd'hui.

SCÈNE VIII.

(*On entend des voix dans le jardin, bientôt on distingue celle de James qui entre peu après, suivi de Karl et de Walter.*)

JAMES (*dans le jardin*).

Par ici! Ohé! c'est par ici!

GEORGE.

Bon, voilà les amis; on n'a pas le temps de respirer.

JAMES.

Nous voici! (*ils entrent en bande, égayés*).

GEORGE.

Soyez les bienvenus.

JAMES.

Je ne veux pas perdre du temps et débiter tout de suite mon compliment (*il se tourne vers Fabel*). Monsieur Fabel c'est avec empressement que nous sommes accourus pour vous apporter nos félicitations...

LES ASSISTANTS.

Très bien... Bravo !

JAMES.

Nous félicitons non seulement en vous le fondateur de notre plus importante revue d'art, mais encore et surtout celui qui sut se dévouer d'une façon efficace et désintéressée à la grande cause de l'art, l'art national, notre art !

LES ASSISTANTS.

Bravo ! Bravo ! Vive M. Fabel !

FABEL (*Très ému et qui croit réellement s'être dévoué*).

Messieurs, mes amis, il y a dix ans, étant imprimeur... Enfin, que voulez-vous que je vous dise ?

LES ASSISTANTS.

Bravo ! Très bien !

FABEL.

Laissez-moi vous dire que je suis très heureux de l'honneur que vous me faites. L'Art a toujours été la plus belle partie de mon commerce.

Enfin je ne suis pas un orateur, mais je suis très content. George, qu'on fasse monter du champagne.

(*Enthousiasme. — Cris. — Applaudissements, etc.*)

KARL.

Ajoutons encore le témoignage de toute notre sympathie et de toute notre admiration à l'ami George, notre précieux collaborateur; le pilier du temple, celui qui soutient tout!

(*Applaudissements, etc.*)

(*Pendant l'allocution de* KARL, *la bonne apporte le champagne. — Les bouchons sautent, on emplit les verres. —* MARTHE *fait le tour des invités en offrant les coupes.*)

GEORGE

Ah! Ah! Voici la boisson des dieux! Messieurs! Mes amis, je bois à l'*Art national* et à sa prospérité.

TOUS.

A l'*Art national!*

JAMES.

Et à son fondateur ! A votre santé, Monsieur Fabel.

TOUS.

A la santé de Monsieur Fabel.

(*On boit, on remplit les verres.*)

GEORGE.

Permettez-moi de vous rappeler en cette occasion, que nous ne devons pas nous contenter du passé seul, mais avoir les yeux constamment fixés sur l'avenir. L'*Art national* doit devenir plus qu'une publication intéressante. Il faut qu'il devienne une force, une institution. (*De sa voix dure de pion.*) Nous seuls nous ferons de l'art, nous en aurons le monopole ! Nous en organiserons le trust, si je puis m'exprimer ainsi. Tout ce qui sera art, artiste ou artistique dépendra de nous. Hors de nous pas de salut. C'est le seul moyen d'obtenir ce qui donne du style à une époque, c'est-à dire un art discipliné. Le seul art qui permette aux « maîtres » de se révèler. Pour arriver à ce résultat il faut suivre un programme. Un programme soigneusement élaboré et plein de méthode. Suivre une tradition et imposer un idéal, — le nôtre ! — à tout et à tous : aux peintres, aux musiciens,

aux littérateurs. (*S'emballant.*) Imposer oui ! j'ose dire le mot ! Imposer notre idéal à tout et à tous, imposer à outrance !

(*Tout le monde applaudit. — Enthousiasme. On boit.*)

JAMES (*à George*).

Félicitations ! A ta santé.

MARTHE.

Messieurs, j'ai fait préparer, pour tantôt, une légère collation et du thé. Où voulez-vous que je fasse servir, — ici ou au jardin ?

JAMES (*badinant*).

Mais ce sera comme vous le préférez Madame.

GEORGE.

Je crois qu'il vaudrait mieux rester ici. Il fait déjà frais, et le soir tombe.

WALTER.

Oui, puis en septembre c'est plein d'araignées, ce sont d'ignobles bêtes.

MARTHE.

Je ferai donc servir ici. Il y a la table, le petit guéridon, la bibliothèque et même le piano pour déposer les tasses *(riant)*. Chacun s'arrangera comme il voudra, à moins que...

KARL.

Non! non! Pas de dérangement! Les réunions d'autrefois, sans cérémonies.

JAMES.

A l'artiste !

MARTHE.

C'est entendu.

Les invités se groupent au hasard, les uns debout, les autres assis. On cause.)

GEORGE (*à Walter*).

Que dis-tu de notre intérieur?

WALTER.

Très joli, mais un peu neuf; c'est encore trop cru ; moi j'aime les teintes vagues, les tons neutres.

GEORGE (*sans malice*).

Naturellement, c'est comme tout le monde.

JAMES.

Ce qu'il te faudrait encore, c'est un harmonium, nous ferions de la musique sacrée.

GEORGE.

A l'aube, j'ouvre mes fenètres ; les cloches sonnent et leur vibrations montent tout droit dans le ciel calme et pur ; les oiseaux chantent (*avec une simplicité affectée*) : c'est ma musique.

KARL.

Ah ! poète ! sacré poète ! Comme il a dit ça !

JAMES.

Oui, c'est bon la campagne, je l'adore, surtout à cette heure-ci.

GEORGE.

La campagne, c'est merveilleux ! Incomparable ! Songez à la ville maintenant : la ville et ses habitants bourgeois.

WALTER.

Les gros bourgeois! L'entassement de tous les égoïsmes !

(*Marthe entre avec le thé (à Olga*).

Veux-tu servir le thé avec moi, Olga!

OLGA.

Avec plaisir.

(*Elle se charge d'un plat de gâteaux et de sandwich.)*

MARTHE (*avec la théière)* (*à James*).

Comment le préférez-vous, fort ou faible? Il y a de l'eau chaude. Vous pouvez l'accommoder à votre goût.

JAMES *(se servant)*.

Voilà! voilà! Un peu de lait, du sucre, beaucoup de sucre, c'est bon pour les os du crâne.

OLGA (*suivant*).

Sandwich au jambon, langue ou gàteau sec?

JAMES.

Gàteau sec. Je suis végétarien.

GEORGE.

Tiens, depuis quand?

JAMES.

Depuis que j'étudie le sanscrit; il paraît que c'est épatant pour le cerveau, les légumes! Tous les hommes de génie étaient végétariens ou à peu près.

(*Marthe continue à servir, suivie d'Olga.*)

WALTER.

Fort, très fort! Chez moi je le bois presque noir.

MARTHE.

C'est très mauvais, Monsieur Walter, c'es pour se rendre malade; un peu de lait?

WALTER (*fanfaron*).

Les boissons fortes! Ça me connaît, j'ai l'estomac blindé.

KARL.

Souviens-toi de ton absinthe de hier, Walter; tu ne sais rien faire sans te singulariser. Tu vas avoir mal au cœur.

WALTER.

Moi! Allons donc! Je n'ai pas de cœur.

GEORGE.

Il fait tout a fait obscur à présent. Il faudrait éclairer.

TOUS !

Non! Non! Le demi-jour! Rien n'est plus suave que le demi-jour.

GEORGE (*toujours sans malice*).

Naturellement, tout le monde l'adore! Ah! oui, le soir qui tombe... (*Après un petit temps récitant) :* Le ciel devient violet, les étoiles apparaissent soudain venant on ne sait d'où et les arbres noirs semblent se serrer les uns contre les autres comme pour mieux dormir. Des oiseaux invisibles chantent une chanson de rêve...

KARL.

Poète va! Poète!... Mais tu as raison, c'est l'heure exquise...

JAMES (*après un moment de silence*).

Comment se fait-il que nous ne voyions plus Raph ? Est-il toujours malade ?

GEORGE.

Très malade, très malade, il a déjà le rictus.

JAMES.

Le...?

GEORGE (*mettant son index sur sa joue*).

Le rictus oui -- ici la grimace, la marque qu'elle met au visage de ceux qu'elle choisira bientôt hors du troupeau.

JAMES.

La marque? Qui ça?

GEORGE.

La mort...

(James sursaute.)

KARL.

Hein! Epatant comme il a dit ça. Quelle image!

GEORGE (*modeste*).

Quoi! Qu'ai-je dit?... Ah! oui, la marque. J'ai ainsi des expressions fortes sans m'en douter; sans le faire exprès.

JAMES.

C'est triste et dommage pour Raph. Je crois qu'il avait quelque chose dans le ventre.

WALTER *(qui se promène énervé, l'air hargneux vaguement indisposé par sa tasse de thé).*

Triste, triste! C'est toujours triste, très triste, mais dommage au point de vue de l'art, non! (*Avec un geste tranchant de la main.*) Il n'y a rien!

JAMES.

Il n'est pas dépourvu de talent.

WALTER.

Allons donc, mon cher! Des apparences! Il n'avait pas de fond. *(Il se passe la main sur le front.)* Ah! Il fait chaud ici.

MARTHE.

Vous êtes tout pâle, Monsieur Walter; voulez-vous un verre d'eau fraîche? N'êtes-vous pas bien?

WALTER.

Moi? Pas bien? Je me porte comme un charme. Seulement il fait un peu étouffant ici.

KARL, A GEORGE.

A vrai dire je ne me suis jamais emballé sur ce qu'il faisait. Mais enfin, ce n'était pas tout à fait mauvais...

WALTER (*comme torturé par des crampes intérieures*).

Pas mauvais! Cela nous intéresse parce que c'est d'un ami! Pas mauvais! Et la technique, qu'en faites-vous? Nous ne soupçonnons même pas ce que c'est que le dessin, la peinture; nous sommes des petits malheureux. Nous sommes tous des dégénérés. Pensez à la Joconde maintenant.

TOUS.

Ah! mais, la Joconde!

WALTER.

Il faut avoir fait du dessin pendant vingt ans pour commencer à soupçonner ce que c'est qu'une ligne. Mais tous ces gens ont du toupet! Ils font de la peinture après Botticelli, de la sculpture après Donatello, de la poésie après le Dante. Ils écrivent des romans en oubliant que tout ce qui restait à écrire fût employé par de Balzac! Ils essayent du théâtre après

Shakespeare ! Avouez avec moi que c'est lamentable. (*On se tait. L'orateur est un de ceux que l'on écoute.*) Ce qu'il faudrait, c'est une petite revue indépendante dans laquelle on pourrait leur faire la leçon, à tous, férocement.

JAMES.

Un petit journal mensuel.

KARL.

Ne fut-ce qu'un petit canard de rien du tout.

GEORGE.

Que feriez-vous avec votre feuille ?

WALTER.

Mais démolir tout le monde. Que veux-tu qu'on fasse ?

KARL.

Ah oui, démolir ! Démolir sans pitié. Démolir tout ce qui gêne !

GEORGE (*se lève et s'approche de la porte du jardin, restée ouverte*).

Il fait doux ce soir, on respire largement.

KARL (*qui l'a rejoint*)

Quelle paix à cette heure: la campagne, ça rend meilleur.

GEORGE.

Oui, on se sent très bon quelquefois, c'est étonnant.

JAMES (*en s'attendrissant sur lui-même*).

Et c'est une joie de se sentir ainsi. Ah! mes amis! L'art! l'art! C'est une belle chose, une religion suprême qui nous empêche d'être bas et d'être méchants.

(*La bonne entre brusquement avec la lumière sans qu'on l'ait appelée.*)

MARIE (*émue, tremblante*).

Madame, Monsieur.

MARTHE.

Eh! bien qu'y a-t-il?

GEORGE.

Avez-vous cassé quelque porcelaine de valeur?

MARIE.

Non! monsieur, non! Mais on vient de venir, des gens sont venus dire, que M. Raph se meurt... Qu'il est à l'agonie...

GEORGE.

Nous savons bien qu'il est très malade. Mais on exagère. La prochaine fois vous vous abstiendrez de tomber ainsi parmi nous sans qu'on vous appelle. Des gens sont venus dire!

MARIE.

Mais Monsieur, c'est...

MARTHE.

C'est bon, nous savons ce que nous devons faire. (*Aux invités.*) Rassurez-vous, la chose est impossible. M. Raph est encore venu ici tantôt.

JAMES.

Ah! vraiment.

OLGA.

Ecoutez, je vais y aller, moi: c'est plus certain. Je viendrai vous dire ensuite ce qui en est.

GEORGE.

Mais, si tu veux...

FABEL.

Oui, c'est une bonne idée. j'ai envie de t'accompagner.

MARTHE.

Oh! père. pourquoi. t'émotionner encore?

GEORGE.

En effet, ne craignez-vous pas?

FABEL.

Rien! Rien! J'en ai vu bien d'autres.

(Il sort avec OLGA.)

GEORGE (*aux assistants*).

Soyez tranquilles. Il n'y aura rien! Il est malade depuis longtemps, vous le savez. mais cela voudrait réussir qu'aujourd'hui même, il arrivât quelque chose.

MARTHE.

(*Désignant la servante qui est restée sur la scène, embarrassée.*)

Elle aura mal compris encore une fois.

GEORGE.

Ça lui arrive souvent !

JAMES.

J'avoue qu'elle n'a pas l'air d'être très intelligente.

KARL.

Elle a un type amusant.

WALTER.

Ses cheveux sont d'un blond baroque et son regard est semblable à celui de l'animal paisible qui rumine.

MARTHE.

Elle est stupide tout simplement.

GEORGE.

D'une bêtise qui nous amuse quelquefois à force d'être complète. Il faut avoir étudié une

cervelle de ce genre pour y croire. (*Se posant en maître d'école.*) Vous allez voir : Marie que préfères-tu : la musique d'un piano mécanique ou la musique d'un piano ordinaire?

MARIE.

Celle d'un piano mécanique, Monsieur.

GEORGE.

Et pourquoi?

MARIE.

Parce que c'est mieux pour danser.

(*Les assistants se renversent en riant sur leur chaise. Ils se donnent des coups de poing dans le dos, poussent des cris de joie et se répètent la réponse de la servante.*)

UNE VOIX.

Ah! c'est divin. C'est bon! C'est bon!

GEORGE (*à* KARL).

Demande lui, Karl, ce qui est le plus beau : une vieille église ou une nouvelle maison.

KARL.

Marie, dis-moi, que préfères-tu de ces deux choses ?

MARIE.

Une nouvelle maison, Monsieur, ce n'est pas difficile, tout le monde sait répondre à cela.

(Rires, cris, etc.)

UNE VOIX.

C'est impayable.

GEORGE (*tout à fait pédant*).

On ne s'imagine pas jusqu'où va la perversion du goût, chez nos pauvres demi-sauvages de la campine. Ils trouvent beau ce que nous trouvons laid et laid ce que nous trouvons beau ! (*Désignant la femme inconnue de Donatello.*) N'est-ce pas une jolie tête ça, Marie ?

MARIE.

Mais non, Monsieur. Monsieur veut rire. On dirait une morte. Chez le notaire où j'ai servi auparavant, il y en avait une bien plus belle, toute dorée, avec une cerise dans la bouche.

(*Les cris redoublent. On s'embrasse en criant* : Une cerise ! Une cerise !)

UNE VOIX.

C'est formidable!

WALTER (*toujours vert*).

Vous riez tous, moi je ne ris pas! Je trouve cela plutôt douloureux, profondément douloureux! Voilà encore une de ces vérités, une de ces réalités cruelles, mise au jour! La beauté existe, mais il n'y a pas dix êtres humains sur mille, qui, en notre abominable époque, soient en état de la comprendre, de la sentir...

GEORGE (*pontifiant, le geste large*).

Des milliers d'êtres vivent sans vivre, sans voir, sans entendre, — c'est vrai et bien triste si vous voulez! Mais par contre quelle joie, quelle gloire même que de pouvoir dire : Nous seuls nous sommes des hommes complets! Nous seuls nous sommes en état d'être grands, d'être bons, d'être beaux! Nous seuls nous avons un cœur qui sent, une âme qui vibre, un esprit qui comprend; nous seuls, nous les intellectuels! Nous... (*Les cloches sonnent au loin.*) Qu'est-ce?

MARIE.

C'est la cloche des trépassés, Monsieur. (*Elle se signe.*)

GEORGE.

Hein ?

OLGA (*en rentrant, très pâle*).

C'est fini, il est mort !

GEORGE.

Comment ça? mort?

OLGA.

Mort! mort! Meurt-on de deux manières différentes ? Il est mort! Ah! que c'est triste de devoir mourir. (*Elle s'assied et pleure.*) Je vous le disais bien qu'aujourd'hui...

GEORGE.

C'est affreux! Pour une fois que nous sommes tous réunis!

MARTHE (*doucement à Olga*).

Où est père, Olga ?

OLGA.

Là-bas, il a voulu rester : il veille!

GEORGE.

Je vais le rejoindre.

MARTHE.

Toi aussi ! Mon Dieu ! Quelle soirée. Reste, George, demain le surmenage recommence.

GEORGE.

Non, je veux entrer et sortir, puis ramener ton père.

KAREL, JAMES.

Nous t'accompagnons !

WALTER.

Moi je reste ici, je ne suis décidément pas dans mon assiette. (*S'asseyant sur une chaise le front dans les mains.*) Est-ce qu'elles sonneront longtemps encore ces cloches ?

(*Personne ne répond. Marie a joint les mains ; elle reste immobile, les yeux baissés.*)

GEORGE (*l'apercevant, laissant là tout tutoiement familier*).

Eh bien ? Que faites-vous là à présent ? Que

faites-vous? Ce n'est plus le moment, ma fille, de nous amuser de vos bêtises. Que faites-vous?

MARIE (*doucement et très naturelle*).

Je disais une prière pour l'âme du mort, monsieur. Cela se fait toujours chez nous.

FIN DE L'ACTE II.

ACTE III

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE I

FABEL, MARTHE, GEORGE,
puis ROBERT.

FABEL.

N'est-il pas encore levé ?

MARTHE.

Non, je ne le crois pas.

FABEL.

On n'entend rien dans sa chambre. Il avait l'air très fatigué hier soir, peut-être s'est-il endormi profondément.

GEORGE.

Quand on voyage on ne trouve pas un bon lit tous les jours; il paraissait vieilli; que va-t-il faire maintenant?

MARTHE.

S'ennuyer comme toujours sans doute jusqu'à ce qu'il reparte.

FABEL.

Il fera ce qu'il voudra, il est ici chez lui.

MARTHE.

Naturellement qu'il fera ce qu'il voudra. Il ne fit jamais rien d'autre d'ailleurs, mais autrefois tu ne trouvais pas cela bien.

FABEL.

Ce qui était autrefois n'a plus de raison d'être maintenant. Puis pourquoi s'inquièterait-il de quelque chose? Il est riche, puisque la moitié de ce qui est ici lui appartient.

MARTHE.

C'est de l'argent facilement acquis, j'ai dû travailler, pour ma part.

FABEL.

Cela te sera rendu, Marthe. Mais comment parles-tu! As-tu donc le cœur réellement dur qu'il ne s'attendrit pour rien? Ton frère est là, revenu depuis un jour à peine, après des années d'absence et tu songes à des questions d'intérêt.

MARTHE.

Je pense à des questions d'intérêt. Je n'ai pas de cœur parce que j'envisage les choses avec calme. Je l'avais bien dit qu'il finirait par être le meilleur.

GEORGE.

Allons, n'exagérons rien! Il faut essayer de vivre en paix.

(*Robert entre; il a le teint hâlé, la barbe lui a poussé; il paraît plus fort et plus mâle.*)

ROBERT (*Souriant*).

Bonjour père, Marthe, George. J'ai admirablement bien dormi. Il n'y a que chez soi qu'on dort bien.

FABEL.

Je suis bien content que tu t'en sois aperçu enfin!

ROBERT.

On ne peut pas tout voir en une fois; pour apprécier les choses il faut pouvoir les comparer.

FABEL.

Voilà.

ROBERT.

Et toi, ma petite sœur, toujours sérieuse? Qu'as-tu appris de la vie depuis? A être contente, à rire? Tu as bonne mine.

MARTHE.

A être contente oui, à rire beaucoup, non. Je ne trouve pas qu'il y ait tant à rire dans la vie.

ROBERT.

Tu calcules donc toujours? C'est trop pour la femme d'un poète.

GEORGE.

Je vous remercie du titre, mais le calcul n'est pas à dédaigner.

FABEL.

En effet, si je n'avais pas calculé, je ne crois

pas que je fusse arrivé à me faire une petite fortune.

ROBERT.

Eh! l'on sait bien gagner de l'or sans arithmétique : « Ainsi moi j'apporte une somme très appréciable de là-bas. »

GEORGE.

De l'argent? Vous apportez de l'argent !

ROBERT.

Même de l'or, quelques pépites.

FABEL.

De l'or ? même de l'or?

ROBERT.

Mais oui! C'est dans la tradition, n'est-ce pas? Quand on revient de l'Amérique c'est à pieds nus ou avec des dollars. J'ai bien de quoi vivre et de faire de la littérature à mes frais.

MARTHE.

Comment as-tu fait?

ROBERT.

Ah ! ah ! Ça t'intéresse, avoue-le, petit comptable ! J'ai gagné de l'argent un peu au hasard, comme cela va, quand on marche à l'aventure. J'en ai perdu, j'en ai dissipé, aussi. J'en ai regagné en jouant, en cherchant de l'or dans les placers, en faisant de la contrebande et que sais-je ! J'ai gagné de l'or comme on gagne de l'or, par cent moyens plus ou moins louches.

GEORGE.

Voilà une manière qui se pratique peut-être, mais dont on ne se vante pas.

ROBERT.

En connaissez-vous une autre ?

GEORGE (*montrant la bibliothèque remplie de ses brochures et livres*).

Certainement ! La vieille et bête manière de nos pères : l'honnêteté et le travail.

ROBERT.

Elle est touchante ! L'honnêteté et le travail ; mon pauvre ami Raph a donc laissé des sommes folles en héritage ?

GEORGE.

Votre ami Raph était un faible, un malade : cette ironie n'est pas heureuse.

ROBERT.

Sa maladie ne l'empêcha pas de travailler, il a dû laisser toute une œuvre ?

GEORGE.

Une œuvre ! Quelle œuvre ? Des notes, quelques dessins, le tout inachevé, portant l'empreinte de son mal.

ROBERT.

Comment rien ! Il n'a rien laissé ? Le destin est donc vraiment méchant ? Rien de lui, qui a tant espéré, de lui surtout, qui était convaincu, qui se consolait avec cette pensée : l'œuvre digne de rester ne se perd jamais !

GEORGE.

Si elle n'a jamais existé cette œuvre ?

ROBERT.

Elle a existé ! J'en suis certain.

George.

Nous n'avons rien trouvé. Nous avons d'ailleurs fait tout notre possible pour le tirer du néant, de l'oubli.

Fabel.

Il y eut un grand article dans l'*Art national*, presque toute une livraison.

George.

L'article est de moi. Nous avons également suivi l'enterrement. Tous! Toute la rédaction en chapeau haut-de-forme, derrière l'humble corbillard des pauvres.

Robert.

Un corbillard des pauvres?

George.

Oui, comme Victor Hugo; c'était très chic!

Robert.

Et puis pas cher!

Marthe *(cherchant dans la bibliothèque)*.

C'est le numéro onze de la dixième année; le voici!

GEORGE.

Donne-le moi, je t'en prie. (Marthe lui passe la livraison.)

FABEL (*à Robert*).

Il faut le lire, cela te fera plaisir.

GEORGE.

Voilà l'article : *Sur la mort d'un artiste.* Si vous voulez, je vous en lirai quelques lignes pour vous donner une idée.

ROBERT.

Mais oui, je veux bien.

GEORGE.

Écoutez donc : *Sur la mort d'un artiste !* Encore une fois il vient de se produire à quelques pas de notre métropole (*avec un sourire entendu*). C'est nécropole qu'il faudrait dire ! Un de ces faits inouis et scandaleux qui feraient douter de l'humanité, si l'on n'avait la douce certitude que çà et là l'art et la beauté trouvent encore un humble refuge!

Un jeune artiste (un de ceux qui promettaient)

vient de mourir inconnu et obscur; loin de tous, faute de soins...

(*A Robert.*) Vous savez : une suite de détails connus, passons. J'arrive à mon attaque !...

Et ces choses arrivent en notre époque de veulerie et d'hypocrisie! dans notre société qui se prétend civilisée. Cela arrive! Et la laborieuse digestion du bourgeois n'en est point troublée, le bourgeois qui porte son or aux charlatans, aux étrangers, aux pitres ; le bourgeois !...

ROBERT (*l'interrompant*).

Le bourgeois c'est le chien de la maison, c'est toujours sur lui qu'on tape.

GEORGE.

N'est-ce pas justice?

ROBERT.

Non, puisque c'est du parti-pris! Ensuite c'est bien usé! Moi j'aime toujours le changement.

GEORGE.

Je continue...

ROBERT.

Mais non... Je lirai çà. — une autre fois ; çà paraît très bien d'ailleurs, je vous félicite.

GEORGE.

C'est que l'attaque commence seulement... On m'a dit que je fus mordant, très satirique. Voulez-vous...?

ROBERT.

Vraiment non, merci ! Je vois très bien ce que c'est. Au fond, je me sens quelquefois un faible pour cet omnivore inoffensif et bien en chair que l'on appelle bourgeois. On lui a crié sur tant de tons qu'il est bête qu'il en est presque devenu intelligent. C'est le contraire de nous qui sommes devenus stupides à force de proclamer notre génie.

FABEL (*riant*).

Tu as toujours tes petites idées.

GEORGE.

La manie de la contradiction !... C'est moins original que cela ne paraît.

ROBERT.

S'il m'arrive de contredire c'est que je cherche. Ainsi à propos de votre article, de mon pauvre Raph, avouons que c'est plutôt par habitude, par esprit d'imitation que nous tombons à bras raccourcis sur le public, sur le bourgeois, chaque fois que quelque chose de malheureux arrive à un artiste ou à l'art. En réalité où est leur culpabilité? Surtout ici! Il fallait leur dire qu'il y eut quelque part une vie, un talent à sauver, ils auraient marché! Mais on se tait, les bons amis surtout; les confrères qui vous ignorent plus que les autres, — deux fois plus même, — puisqu'ils ne veulent pas vous connaître. — Le public! Quelle rengaine! Eh! le public, le bourgeois, mais c'est plein de bonne volonté! Le bourgeois, c'est philanthrope et sentimental; ça vous lâche une pièce de cent sous dix fois plus vite qu'un homme de génie!

GEORGE.

Ah! non!

ROBERT.

Non! Fondez une ligue contre la misère des artistes. Par exemple : l'Œuvre de l'air pour les petits grands hommes. M. Prudhomme se fera

inscrire en tête de la liste, comme membre honoraire et protecteur.

GEORGE.

Vous avez toujours beaucoup d'imagination et des dispositions étonnantes pour le paradoxe.

ROBERT.

Le paradoxe n'est souvent qu'une vérité un peu neuve.

GEORGE.

Je n'ai pas le temps de discuter tout cela pour le moment. Mes élèves m'attendent, il faut que je parte.

MARTHE.

Je vais te préparer tout ce qu'il faut.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II

FABEL, ROBERT.

FABEL.

Si tu t'amuses à le vexer dès le premier jour, tu vas faire de la peine à Marthe.

ROBERT.

L'ai-je vexé? Suis-je bête! J'ai ainsi des manies de faire le malin; après, je vois que ce n'est pas malin du tout.

FABEL.

Je ne critique pas ce que tu as dit, seulement je crois que tu n'es pas tout à fait juste envers George. Tu le juges mal.

ROBERT.

C'est possible, mon père.

FABEL.

Dis donc! Dis donc! Nous n'allons pas nous quereller? Je veux te garder auprès de moi, tu peux bien m'accorder cela, maintenant que je suis vieux?

ROBERT (*doucement ému*).

Ne dis pas cela.

FABEL.

Bien! Bien! Mais pour George, tu pourrais au moins examiner. Tu ne le connais pas trop. Tu sais, Marthe est très heureuse avec lui.

Puis il a beaucoup travaillé pendant ton absence ! Le succès est venu d'abord; à présent, c'est presque la gloire. Surtout depuis son dernier livre.

ROBERT (*songeant*).

Tu as raison, je n'ai pas le caractère assez parfait pour ainsi juger les autres. C'est drôle ! On s'améliore bien un peu, mais au fond on reste toujours le même farceur.

FABEL.

Tu n'es pas un farceur, mais vivre à nous quatre en paix, quel rêve ! Tu sais, moi entre vous tous ; George, Marthe et toi ! Tu ferais de la littérature autant que tu veux.

ROBERT.

Bon ! Voilà que tu me permets de la littérature à présent.

FABEL.

De la littérature ou n'importe quoi. Je veux dire tout ce qui te plaira.

ROBERT.

Que la vie est drôle et un peu puérile peut être. Me voici de nouveau assis sur ce divan où

j'ai tant rêvé autrefois. Presque rien n'a changé; les mèmes affiches ornent les murs, le rayon habituel caresse ce buste; la bibliothèque, les pupitres ont l'air de ne pas avoir été bougés une fois. Les choses sont toujours ce qu'elles étaient et nous, nous sommes déjà méconnaissables! Ah! mon père, où est le temps où je te résistais? J'étais, — du moins je croyais être, — une force alors. Quelqu'un qui ne passerait pas inaperçu à travers la foule des humains; quelqu'un qui ferait des œuvres, et surtout des actions prodigieuses! Qu'ai-je fait? Des gestes, de petits gestes? J'ai vécu! J'ai lutté, j'ai vu un peu, j'ai aimé, et c'est tout.

FABEL.

C'est quelque chose.

ROBERT.

Sur ce divan j'ai rêvé d'aller à la conquête du monde; me voici de retour, le divan est toujours le même et moi je suis usé et je n'ai rien conquis...

FABEL.

Usé! Tu commences à vivre, tu n'as pas trente ans.

ROBERT.

Que te répondrais-je à présent, si tu me disais que j'ai manqué ma vie !

FABEL.

Je ne te dirai pas cela.

ROBERT.

Parce que toi aussi, tu as dû renoncer à ce qui pour toi était « l'idéal ». On s'adoucit pour avoir la paix, mais quand on est dur, irréductible, c'est bien meilleur ! Quand tu me grondais tu avais raison. Le travail seul produit quelque chose de durable.

FABEL.

J'ai travaillé pour toi.

ROBERT.

Si cela était je n'en aurais été que plus inutile.

FABEL.

Mais non ! Mais non ! Rien ne fût inutile. Avant ton départ j'ai voulu te retenir, ne sachant pas ce que tu allais devenir. Mais te

voici de retour, te voici revenu plus calme, plus fort et j'en suis heureux; heureux de te revoir ainsi, car je devine que tu as appris à regarder la vie en face.

ROBERT.

On passe une moitié de sa vie à apprendre à vivre, dans l'autre on apprend à mourir!

FABEL.

Un homme qui meurt est donc un gaillard qui vient d'achever ses études?

ROBERT.

Nous tournons au tragique; voilà encore un défaut de famille : de prendre tout au tragique.

FABEL.

Toi surtout. Ton antipathie pour George par exemple.

ROBERT.

Ne t'en inquiète pas.

FABEL.

Mais si! Mais si! Regarde-là. (*Il désigne la bibliothèque.*) Parmi ses livres, — son dernier

paru : *Le Rève d'Automne.* C'est absolument beau. Tu l'avoueras toi même.

ROBERT.

Je ne demande pas mieux.

FABEL.

Pendant que tu le liras, je vais jeter un coup d'œil à l'atelier. Tu sais, les affaires ça m'occupe toujours : ce qui prouve, que je ne suis pas tant changé que çà.

ROBERT.

Je t'admire.

FABEL *entre à l'atelier.*

ROBERT (*seul cherchant le livre*).

Rêve d'Automne. Ah ! voici ! Examinons la littérature de mon beau-frère et sans parti-pris, bien sûr ! Sans parti-pris. Car, en somme, qu'ai-je à lui reprocher de sérieux ? Son front ? L'argument est mince ! Puis de quel droit le juger ? Que suis-je ? Et si je le trouve mauvais ou bon, quelle sera la valeur de mon jugement ? Au fond, rien n'est plus abstrait que la gloire littéraire. — c'est être traité de génie par quelques-uns, de crétin par quelques autres et être ignoré par la plupart !

SCÈNE III

(OLGA *entre et s'arrête étonnée sur le seuil. — Elle a changé, sa mise est de meilleur goût, ses cheveux sont coiffés avec plus de naturel*).

OLGA.

Ciel! Robert!

ROBERT.

Oui, c'est moi! N'est-ce pas une agréable suprise?

OLGA.

J'ai été avertie de ton retour, mais je ne comptais pas tomber ainsi sur toi en entrant ici.

ROBERT.

Cela te fait-il de la peine?

OLGA.

Ah! non! puisque je suis venue pour te voir.

ROBERT.

Tu me vois! Ai-je l'air vieilli! Suis-je drôle?

OLGA.

Je ne suis pas venue pour voir comment tu étais...

ROBERT.

Pourquoi alors? Pour me souhaiter la bienvenue?

OLGA.

Quand un ami a été longtemps absent, ne va-t-on pas le voir à son retour?

ROBERT.

Un ami! un ami! J'ignorais que je fusse ton ami.

OLGA.

Tu as donc la mémoire bien courte? Ah! tu es toujours le même, ironique et amer.

ROBERT.

Et toi, as-tu changé?

OLGA.

Oui, beaucoup; tant, que je suis presque revenue à mon point de départ.

(*Robert se lève et s'approche d'elle*).

ROBERT.

Mais, en effet, mais en effet, te voilà toute autre ; aurais-tu par hasard renoncé à l'aquarelle et à la musique savante ?

OLGA.

Je ne fais plus tout cela que très discrètement.

ROBERT.

Tu as une jolie coiffure maintenant. — Alors, tu es venue pour me voir ? — Peut-être as-tu appris mon retour avec plaisir ?

OLGA.

Mais bien sûr ? En voilà des questions ?

ROBERT.

Comment, bien sûr ? Et moi qui faisais le malin ! Ah ! pardonne-moi. Je suis revenu parce que j'étais las de rôder. Je comptais me reposer un peu et repartir. Mais je n'espérais pas retrouver tant d'amitié. Il me semble que l'on m'aimait si peu quand je m'en suis allé. Alors comment supposer qu'on...

OLGA.

On peut se tromper. On change.

ROBERT (*lui prenant les mains*).

Qui ça, on ?

OLGA.

Eh! bien : *On*! Ceux qui, — enfin ceux... qui semblaient ne pas t'aimer beaucoup avant ton départ.

ROBERT.

On!... Il y avait mon père. Il vient de me dire qu'à présent il me permet de faire mon goût et même des romans.

OLGA (*très vite, pour cacher son trouble*).

C'est pas étonnant, pas étonnant ! Nous avons fait du progrès pendant que tu cinglais vers les contrées lointaines. Depuis quelque temps, la littérature n'est plus une occupation tout à fait déshonorante en Belgique, quoiqu'il y ait encore bien de préjugés !

ROBERT.

Oui mais ! Oui mais ! On parlait des *on*, — l'autre *on* c'était toi ..

OLGA.

Je ne t'ai jamais détesté.

ROBERT.

Tu trouvais mon cerveau médiocre et mon âme grossière.

OLGA.

Je ne te comprenais pas. J'avais l'esprit faussé : la mode avait mis dans ma tête des opinions aussi baroques que les chapeaux qu'elle nous oblige à porter dessus. Raph, avant de mourir, m'a remis quelques-unes de tes lettres.

ROBERT (*doucement*).

Ah ! mon pauvre Raph ? Mes lettres, lesquelles ?

OLGA.

Les plus belles, et quelques-unes où tu parlais de moi.

ROBERT.

De toi ! de toi ! Mais alors... Dis, c'était bête tout ce qu'il y avait là dedans ?

OLGA.

Tu sais bien que non.

ROBERT (*après un silence*).

Pourquoi nous escrimer ainsi, nous guetter, nous parler de loin, tapis au fond de nous mèmes, en nous observant comme deux êtres ennemis ? Olga, je... Oh ! il faudrait un mot rare et précieux. Mais je ne le trouverai pas.

OLGA.

Ça ne presse pas.

ROBERT.

Si ! si ! D'ailleurs tu sais bien ce que je veux te dire. Olga je n'ai jamais, jamais aimé que toi ! Es-tu redevenue ma petite amie d'autrefois ? Dis le vite ! Bien vite ! et tout sera encore à refaire.

OLGA.

Voilà que tu bouscules de nouveau tout ! Pourquoi cette hâte ? Si demain l'envie te prenait de repartir.

ROBERT.

Tais-toi ! Tais-toi ! Repartir quand ce que

j'ai tant cherché est enfin trouvé. L'amour, la joie! Ce soleil qui fera germer ce qui dort et qui existe en moi. Car il ne faut rien craindre, si ton esprit, ton cœur préfèrent ceux qui sont grands, je saurai l'être. N'en doute point surtout. Je saurai tirer de mon cerveau des œuvres si étranges, si profondes et si émouvantes, que les hommes s'y arrèteront malgré eux et que leurs fronts se courberont. Je suis une force, Olga je le sais, je le sens et il ne tient qu'à moi de le prouver!

OLGA.

Ce que je sais de toi me suffit.

ROBERT.

Tu m'aimes donc? Tu m'aimes! Ainsi toutes mes colères, mes dégoûts, mes plaintes de jadis, ce n'étaient que des choses vaines. Je me croyais un incompris, un méconnu et c'est moi qui ne comprenais pas les autres. Tous ces grands gestes, ces airs tragiques, n'étaient donc que des enfantillages? J'étais peut-ètre aimé sans le savoir et je détestais sans raison.

OLGA.

Je n'étais pas tout a fait gentille avec toi.

ROBERT.

Mais moi me suis-je rendu aimable? Non seulement pour toi mais pour les miens? Mon père auquel je résistais plus qu'il n'était nécessaire, ma sœur que je blessais un peu sournoisement en me moquant de quelqu'un qui lui était cher...

OLGA.

George?

ROBERT.

Oui, George! Encore un, dont j'ai repoussé l'amitié — je l'avoue — que j'ai méprisé le croyant sans talent. Or il paraît qu'il en a?...

OLGA.

Son dernier livre fut très remarquable. Ce fut un succès.

ROBERT (*la regardant dans les yeux*).

Un succès?

OLGA.

Mérité.

ROBERT.

Mon père le disait aussi. Oh! il faut que je m'en rende compte. Et si vraiment je vois que je me suis trompé, je ferai une amende honorable. On est disposé à s'humilier quand le bonheur vous caresse. (*Il prend le livre.*) Le voilà, j'allais le feuilleter quand tu es entrée.

OLGA.

Prends quelques vers au hasard; cela te frappera tout de suite.

ROBERT.

Mais cela me tente. (*Il ouvre le livre et regarde assez longtemps. D'abord nonchalamment puis son attention se fixe.*) Comment?

OLGA.

N'est-ce pas que?

ROBERT (*signe énergique de la main*).

Tais-toi.

OLGA.

Mais qu'as-tu donc?

ROBERT.

Oh ! tais-toi ! Tais-toi ! (*Un silence. Robert feuillette le livre fébrilement. Il s'approche de la fenêtre et pousse des exclamations entrecoupées.*) Non ! non ! Ce n'est pas possible. Ah ! ce serait affreux ! Infâme. (*Robert jette le livre et croise les bras, il ne fait plus attention à Olga.*) Plagier un mort ! Voilà l'homme. Ah ! ah ! du succès ! Je m'étais trompé. Non ! mes yeux cruels ne voient que trop bien ! Ils ne se trompent pas, mes yeux froids et calmes, et ce sont eux qui font toute l'horreur de ma vie ; mes yeux pour qui rien ne se dissimule, ni s'embellit. Mes pauvres yeux qui voient, qui voient ! qui voient !

OLGA.

Robert !

ROBERT.

Vivre en paix ! Il n'y a pas de paix pour ceux qui soutiennent les bonnes causes, pour ceux qui luttent contre la cohue des médiocres, des menteurs et des faux prophètes. Il n'y a pas de paix. Et il n'en faut point. Même si le combat était cent fois plus inutile encore qu'il ne l'est !

OLGA.

Robert ! Que se passe-t-il. Parle moi ?

ROBERT.

Ce qui se passe? Ne le sais-tu pas? Pourquoi ne l'as-tu pas deviné? Ne fus-tu point de leur sorte! Ce qui se passe? C'est que ce livre, toute cette œuvre sans doute, est une œuvre plagiée! Volée à un mort. Il ne faut pas pâlir, cela arrive tous les jours. Toute leur œuvre à tous, est une œuvre de plagiat et de vol. Ils vivent des débris des âmes comme les vers immondes vivent des débris de nos corps. Ce livre, c'est Raph qui l'a écrit; il m'en a lu le manuscrit avant mon départ.

OLGA.

Est-ce possible?

ROBERT.

C'est ainsi, c'est ainsi! Oh! j'ai presque envie de croire au Dieu qui fit naitre ce hasard. Je sais, je sais! L'homme aura son châtiment.

OLGA.

Que veux-tu faire?

ROBERT.

L'attendre ici même, je le souffletterai avec ce volume, je lui dirai ce que je sais de son crime,

puis. Je m'en irai dans les rues, aux carrefours populeux, crier son infamie et ma colère en face de tous.

OLGA.

Tu ne feras pas cela.

ROBERT.

Vaine espérance! Que m'importe cette maison. Je détruirai cette gloire, cet homme et puis je m'en irai de nouveau!

OLGA.

C'est le mari de ta sœur.

ROBERT.

Eh! Que m'importe! Crois-tu que cela le sauvera de moi? Que m'importe ma sœur? Je vengerai Raph, le seul être qui sut m'aimer et qui osa croire en moi! Je le vengerai et je m'en irai bien loin, de nouveau vers la vie large et libre; loin des petites saletés des gargottes littéraires!

OLGA

Tu vas faire bien de la peine à ton père Robert.

ROBERT.

Mon père! mon père! (*avec un geste comme pour rejeter une idée importune*). Qu'avait-il besoin de prendre un être pareil pour gendre? Mon père, il me le citait en exemple! On porte le châtiment des stupidités que l'on fait. Non! non! je serai sans pitié.

OLGA.

Et moi alors! moi, Robert?

ROBERT.

Toi?

OLGA.

Moi, tout sera donc de nouveau détruit?

ROBERT.

Toi! toi! c'est vrai. Mais je ne peux faire une lâcheté pareille.

OLGA.

Le bonheur, le droit de vivre en paix, s'achète toujours au prix d'un peu de lâcheté.

ROBERT (*d'une voix adoucie*).

Tais-toi! Tais-toi! Ce serait renoncer à être

moi-même. Viens plutôt avec moi ! Allons nous-en bien loin d'ici ! Bien loin après la douce vengeance !

OLGA.

Aucune vengeance ne fera revivre ton pauvre ami.

SCÈNE IV

FABEL *entre doucement. — En voyant Olga et Robert se causer ainsi de près, la figure agitée, il se trompe.*

FABEL.

Oh ! oh ! Quelles figures agitées ! Déjà une querelle ? L'accord est donc proche ? Bah ! Ne niez rien ! Il y a beau temps que j'attends cela. Depuis bien avant que vous n'y songiez vous-même *(A Olga, en souriant.)* Seulement je n'ai jamais voulu m'en mêler, il t'aurait détestée. C'est son caractère. *(A Robert.)* Tu vois bien que c'était fou de courir si loin, quand tu as tout ce qu'il faut pour être heureux ici. Ne traînons pas ! Ne traînons pas surtout. Montez-vous quelque part une jolie maison ! J'y viendrai passer l'été ! On est très bien chez les jeunes mariés ; l'amour les rend prévenants et doux

aux vieillards. — Eh! bien? Que dites-vous? Quelles figures! Ne faites donc pas de manières; vous n'êtes plus des enfants.

SCÈNE V

MARTHE *entre vivement, elle brandit un journal.*

MARTHE (*joyeuse*).

Ça y est! Il est nommé! Il est nommé! Il est nommé!

FABEL.

Comment? Quoi? qui?

MARTHE.

George! Dans le *Moniteur*, chevalier! Il est nommé chevalier de l'Ordre de Léopold! Voilà. Ça y est en toutes lettres: M. George Leplat.

FABEL.

Quelle journée! Quelle journée! Toutes les joies! Ah! ma chère fille. (*Il l'embrasse.*) Et ce n'est pas tout, tu sais... (*Il parle à l'oreille de Marthe.*)

MARTHE.

Est-ce vrai? Est-ce vrai? Ah! ma chère amie. (*Elle embrasse Olga.*) — (*A Robert.*) Eh! bien, et toi, que dis-tu! Tu vois que j'aime ceux que tu aimes, vilain!

ROBERT.

On aime ceux qui le méritent, Marthe.

MARTHE.

Oserais-tu dire que George n'est point de ceux-là? Ah! tu ne le connais pas. — Mais enfin rends-toi au moins à l'évidence! Avoue que tu t'es trompé en le jugeant. Tout le monde reconnaît son talent, tout le monde, et le gouvernement aussi.

ROBERT.

C'est vrai.

MARTHE.

Puis il est bon, très bon pour moi. Il fait tout ce qu'il peut pour me rendre heureuse.

ROBERT (*très grave*).

Et..., est-ce qu'il réussit, Marthe?

MARTHE.

Comment donc ! Il me rend si heureuse que j'ai quelquefois peur pour mon bonheur. — Peur que l'on ne vienne me le prendre ! Hier à ton brusque retour je n'ai pas été aussi contente que j'aurais dû l'être, mon bon Robert, je l'avoue et je t'en demande pardon. — Je n'ai pas été contente, mais plutôt effrayée en pensant à autrefois, — à ton vilain parti-pris envers lui ! Comprends-tu, dis, qu'il faut me rassurer, — me dire que cela n'est plus ? Tu verras comme nous t'aimerons tous après, — car tu sais, au fond j'ai souvent, — ... (*Elle aperçoit le livre ouvert sur le divan.*) Mais voilà son dernier livre ! Tu viens d'en lire des pages ? Ah ! je ne crains plus rien, — tu as pu juger de lui et maintenant tu sais ce qu'il vaut !

ROBERT.

Je le sais, Marthe, oui, je le sais ! — Mais tu as raison il ne faut rien craindre, je ne ferai jamais rien contre ton bonheur, jamais rien ! (*Il s'éloigne vivement et s'approche de la fenêtre en leur tournant le dos et semblant regarder au dehors.*)

MARTHE (*inquiète*).

Qu'a-t-il ?

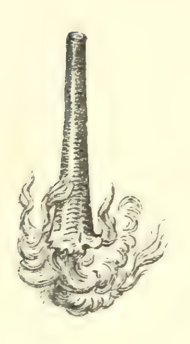
OLGA.

Il est un peu ému sans doute, ce ne sera rien.

FABEL (*doucement*).

Oui, je le connais. Allons-nous en, laissons le un peu seul. Je crois qu'il pleure, quand il est comme ça, il ne veut pas qu'on le voie. — Allons nous en, c'est mieux.

FIN



Achevé d'imprimer par la Maison LARCIER
de BRUXELLES

POUR

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

le 28 février 1907